

ME A  
2330

**Lucy KUFFERATH**

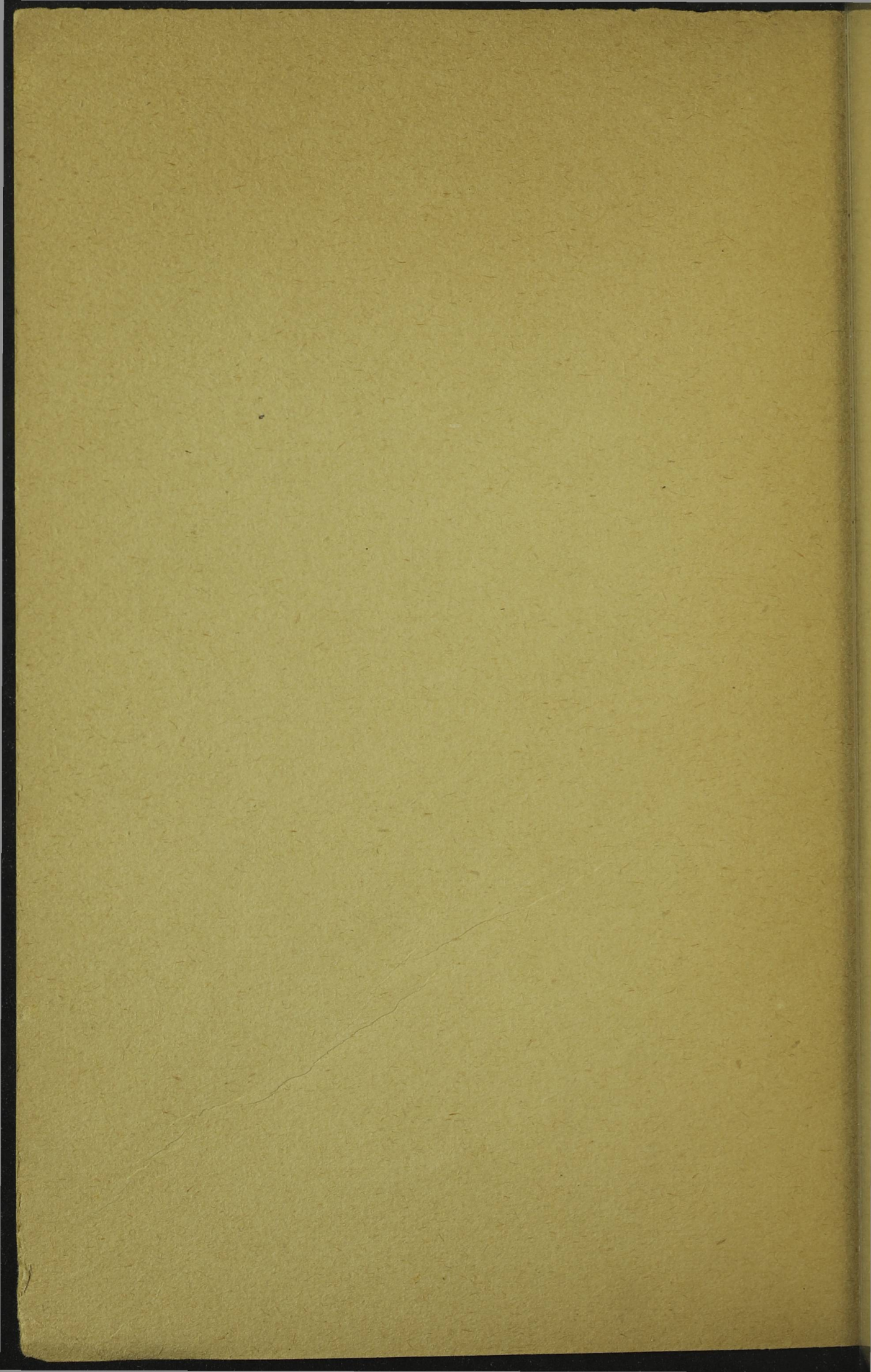
# **La Magie des Sons**

**Impressions d'Art**

**(1908-1914)**

**M. WEISSENBRUCH s. a.**  
Imprimeur du Roi  
49, rue du Poinçon, Bruxelles  
1933





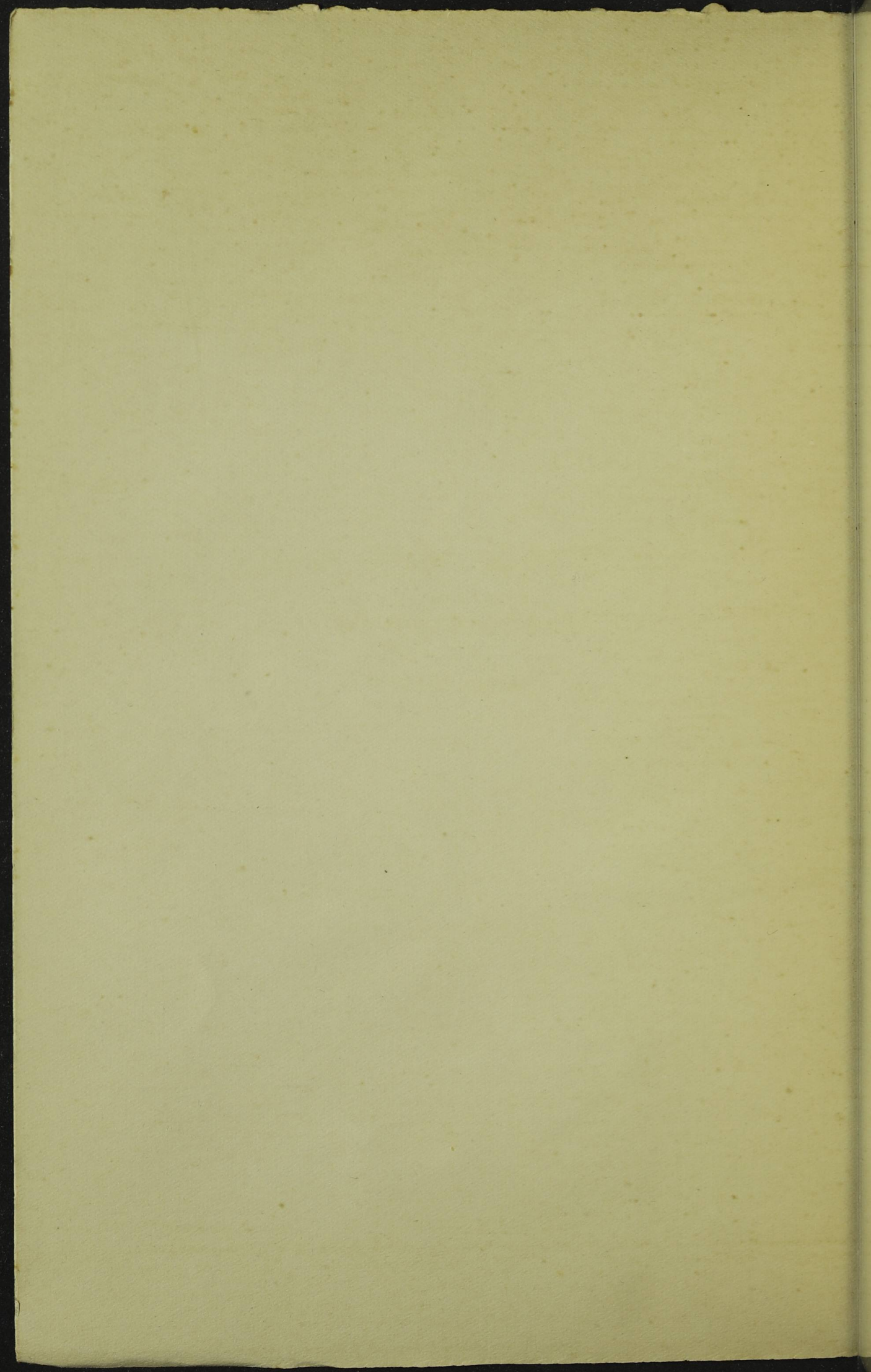


ML

A

2330







# **La Magie des Sons**

**Impressions d'Art**

**(1908 - 1914)**



La Fayette des Sons

1792

1793



**Lucy KUFFERATH**

# **La Magie des Sons**

**Impressions d'Art**

**(1908-1914)**

**M. WEISSENBRUCH s. a.**  
Imprimeur du Roi  
49, rue du Poignon, Bruxelles  
1933



**Du même auteur :**

*Rêves Mutilés*, 1915, Genève.

*Saisons d'Exil*, 1916, Genève.

*Du Torrent au Lac*, 1917, Genève.

*La Dernière Année*, 1920, Bruxelles.

*Visions d'Ombre et de Lumière*, 1914-1918, Bruxelles.



## *A la mémoire de Maurice Kufferath*

*En commémoration du cinquantenaire de la mort de Richard Wagner, je livre ces souvenirs personnels, recueillis dans le journal que je tins avec fidélité de 1908 à 1914. Seuls mon culte, mon intuition et mes sensations éprouvées m'ont guidée en ces impressions sur la musique en général et wagnérienne en particulier.*

*Aussi bien comment oser parler du Maître de Bayreuth après Maurice Kufferath qui a consacré à Wagner toute la plus ample partie de sa vie, et dont les nombreux ouvrages forment un édifice de documentations d'une valeur inappréciable.*

*Chaque étude écrite par Maurice Kufferath est immense comme l'œuvre qu'elle paraphrase et commente. Toutes sont dignes du génie qui les a inspirées. Elles unissent à la science, à la plus savante érudition, l'amour qui, sous les formes extérieures, devine l'âme et pénètre dans le mystère des choses.*

*Tous les ouvrages de Maurice Kufferath sur Richard Wagner embrassent le poète et le musicien, le philosophe et l'esthète; on peut déclarer qu'ils sont définitifs.*

*Je ne crois pas qu'on puisse être allé à ce suprême génie avec plus d'élan, plus de foi, plus d'ardeur, plus d'humble soumission que ce critique et qu'on ait accompli pareille mission avec plus de conscience emplie de ferveur.*

*Maurice Kufferath avec ce sens du beau et du vrai qui le caractérisait, a expliqué l'œuvre géniale à la foule, tels ces*



*messagers célestes de la philosophie platonicienne qui devaient transmettre à la terre la pensée des Immortels.*

*Toute la formidable création de Wagner s'est faite claire et lumineuse sous sa plume par la logique merveilleuse qui a dirigé ses recherches, l'a aidé à retrouver le sens caché des vieux symboles, la loi qui préside aux transformations des légendes, à la genèse des poèmes.*

*Voilà de la vraie critique qui va aux principes des choses et à laquelle la science n'enlève pas la foi. D'ailleurs, je m'empresserai d'ajouter qu'il y a entre ces termes opposés, une étroite corrélation.*

*Maurice Kufferath a, en cette immense documentation sur Wagner, exercé un sacerdoce plus qu'un professorat, et c'est ce qui donne à toute son étude approfondie de l'art du moyen âge, représenté par « Chrétien de Troie et Woffram d'Eschenbach », un si vif intérêt, un allant entraînant qui fait que tant de gens (peu érudits même) m'ont dit n'avoir compris les « Maîtres Chanteurs » qu'après avoir pris connaissance du remarquable ouvrage qu'il a écrit sur cette œuvre, qu'ils ont lu comme un roman !*

*Quelques critiques dédaigneux des commentateurs de Wagner, parce qu'ils sont ignorants et incapables, sans doute, de documentation approfondie, trouvent que Maurice Kufferath voit beaucoup plus de choses dans les poèmes de Wagner qu'il n'y en a. Comme si les grands génies, par dessus tout suggestifs, ne contenaient pas, de même que la nature, un océan de rêves !*

\*\*\*

*Voici, pour rappel, un aperçu des livres de Maurice Kufferath, la plupart hélas ! épuisés :*

*Lohengrin — Tristan et Iseult — Les Maîtres Chanteurs —*



*Siegfried — La Walkyrie — Parsifal (nouvelle édition chez Lamertin, 62, rue Coudenberg, Bruxelles) — Henri Vieuxtemps, 1820 à 1881 — Musiciens et philosophes : Wagner, Nietzsche, Tolstoï (traduit en espagnol) — « L'art de diriger l'orchestre » — La Flûte enchantée — Fidélio — Salomé, de Richard Strauss — Hector Berlioz et Robert Schumann — Lettres de Richard Wagner à Roeckel, traduites par M. K. — sans compter les livrets d'opéras : Parsifal — Alceste — L'Enlèvement au Sérail — L'Hermitage Fleuri (Albeniz) — Obéron.*

*Nul doute que l'œuvre critique de Maurice Kufferath ne soit un jour présentée au public dans son étonnante grandeur.*

*Lucy KUFFERATH.*







## MON JOURNAL

1908. — *Mireille*.

Par le charme de *Mireille*, cette sorte de petit chef-d'œuvre qui fleure si bon la poésie de la Provence, je fus reprise.

Gounod ! Gounod ! disent, avec un certain dédain, la plupart des jeunes compositeurs actuels. Empruntez-lui seulement quelques parcelles de son cœur et de son âme d'inspiré, jeunes gens qui le trouvez coco ; votre musique aura peut-être chance d'obtenir la durée, qui, seule fixe la valeur d'une œuvre.

1908. — *Orphée*.

Hier au soir j'ai entendu *Orphée*, ce chef-d'œuvre de la perfection. Entendre *Orphée*, c'est se baigner dans la pureté, dans la suavité de la religion sainte ; c'est un bienfait des dieux, c'est une béatitude, une purification, une paix infinie qui vous inonde l'âme. Berlioz disait : « On se prend à détester les sensations grossières de la Vie et à désirer mourir pour entendre éternellement ce divin murmure. »

Dans l'exquise et divine transparence bleutée des Champs Elysées, où glissent comme des lys animés les ombres heureuses, j'ai revu l'image enlacée des deux jeunes fiancés que



nous fûmes, avançant dans des chemins qui tous, à cette époque des prémices de l'amour, prennent l'aspect de séjours de félicité.

1908. — *Louise*.

Dans une gaîne de satin Liberty mauve, sur laquelle flotte une écharpe de tulle jaune soufre, je vais à l'Opéra entendre *Louise*, de Gustave Charpentier.

Cette œuvre est bien la plus parfaite évocation de Paris, la réalisation la plus exacte, la plus sentie, la plus prenante de la dispersion aérienne et sonore de son atmosphère.

Paris ! Paris ! Ville de lumière ! Ville au nom magique ! Que de sensations et d'émotions la belle partition de Charpentier a réanimées en moi...

O souvenir, puissance de la mémoire, comme tu étais vivant !

1908. — *Salomé*.

Vibrante et troublante soirée fut celle d'hier où j'assistais à la première de la *Salomé*, de Richard Strauss.

Dire qu'on entre de plain-pied en cette œuvre étrange et acerbe serait fort inexact; elle comporte une trop accablante surcharge de science orchestrale, qui, tout d'abord, vous déroute, vous irrite et met vos nerfs en boule.

Richard Strauss racontait lui-même que son père lui disait : « Quand j'entends ta musique, Richard, j'ai la sensation qu'une centaine de hannetons grimpent tout le long de mes jambes, à l'intérieur de mon pantalon ! ».

Il y a bien un peu de cela. Néanmoins, l'on se sent emporté



par la puissance d'une sève génératrice d'inspiration, de création, par une intelligence lumineuse, une force dominatrice de l'esprit dont est richement pourvue cette œuvre toute personnelle qui marque une nouvelle étape dans l'évolution musicale.

Me plaisant parfois à imaginer des danses, je suis certaine qu'en voyant évoluer sur la scène l'héroïne biblique, enroulée dans ses sept voiles aux tons mauves dégradés, mon époux m'aura évoquée; mais alors que l'une était, toute tendresse, et ne mettait dans son désir du baiser que la douceur du miel, l'autre n'exprime, en sa danse démoniaque et perverse qu'un désir farouche aux lueurs de sang émanant de l'instinct brutal et sauvage, d'où le cœur et l'âme sont exclus.

« Je baiserais ta bouche, Yokanaan », tel est le thème obstiné, obtu et féroce, comme la haine et l'avalissant sensualité, qui anime Salomé.

En méditant sur ce poème d'Oscar Wilde, je me suis prise à penser que peut-être Salomé eut pu être sauvée par l'Amour. Ne dit-elle pas à Yokanaan avec une pointe de regret où perce le désir d'une réhabilitation possible : « Si tu m'avais regardée tu m'aurais aimée ». Je sais que Salomé n'est pas sœur de la Marie-Magdeleine. Je sais que ses paroles ne traduisent sans doute que l'orgueil offensé par le dédain qu'oppose à son désir charnel Jean-Baptiste, mais le Christ ne tentait-il pas tous les rachats, toutes les conversions, toutes les rédemptions possibles et impossibles. Seulement... voilà le Christ fut Un et restera Un.

1908. — *Lohengrin*.

C'est toujours avec cette même suavité de sensation que je réentends *Lohengrin*, ce poème admirable de l'irrévétable et



de la foi ininterrogeable. Symbole prodigieux de l'amour et de toute sa mystique.

Quels motifs à méditation offre ce poème à toutes femmes douées d'un excès d'inquiétude amoureuse en laquelle s'insinue le poison du doute, car c'est alors que l'angoisse de la connaissance fatale emplit son âme et que comme le dit Wagner : « une implacable détresse » arrache à ce « cœur de femme » la question qui ne devait pas être prononcée.

Credo, Credo, murmurais-je au fond de mon être.

Sachons que nos moments de croyance sont les plus heureux, les plus sauvés. Que la foi ne descend qu'en ceux qui l'appellent, et s'enfuit dès qu'ils la méconnaissent.

N'est-ce pas toujours en nous et par notre propre sensation que tout est matérialisé, même le temps qui y prend sa valeur, son espace, sa durée ?

A force d'analyse on déflore le sentiment, et l'on serait bien vite exclu de son mystère, si l'on persistait à vouloir en soulever le voile. Il ne faut pas s'acharner à comprendre l'amour qui « demeurera toujours le miracle du monde, l'inexpliqué et l'inexplicable ».

Lohengrin, ce pur chevalier, contraint à remonter sur les hauteurs du Monsalvat, si l'Elue l'oblige à révéler sa personnalité salvatrice, pourrait être le symbole du mystère de l'amour. Sur un thème ferme, grave et lourd de résolution, Lohengrin ne chante-t-il pas à Elza : « Sans chercher à connaître ni mon nom ni mon Etre, ni ma race, ni ma Loi, ni quel pays m'a vu naître ». Et ne voyons-nous pas la chaste Elza payer de son amour sa désobéissance au pur Libérateur descendu du domaine de la clarté pour la sauver de la bassesse, de la félonie et fourberie humaine.



Oh ! femmes, ne commettons jamais la faute irréparable de cette incrédule victime de l'esprit du mal. Obéissons aveuglément aux forces occultes qui réunissent deux âmes qui s'appelaient dans l'espace pour atteindre ensemble à l'évolution supérieure. Détruisons cette soif brûlante d'analyse, cette dissection meurtrière qui nous pousse à savoir comment l'amour est né en notre être et quelle sera la limite de son temps. Enivrons-nous éperdument de son splendide enchantement sans chercher à soulever l'opaque bandeau qui recouvre les yeux de l'Amour. Pénétrons-nous de l'idée qu'une grande partie de sa puissance attractive réside justement dans son invisibilité, son intangibilité et son indévoilàble mystère. « Mystère et doute sont deux traits inhérents à l'amour. »

Oh ! douce et chaste Elza, quelle femme n'a pas fondu sa souffrance en la tienne à la venue du cygne qui vient reprendre Celui que le ciel t'avait envoyé, et qui, par l'opiniâtreté de tes doutes, fut contraint à t'abandonner !

En ces secondes transcendentales de l'adieu héroïque et touchant de Lohengrin, à ce cri déchirant de l'éternelle séparation de ces amants lilials, on touche en réalité à la mort.

Combien déjà le génie de Wagner est éclatant en cette œuvre tendre et émouvante ! Avec quels accents puissants et justes, elle s'exprime, et quelle force d'expression intérieure se dégage de toute l'âme humaine !

Quand on pense que lorsque Lyst monta *Lohengrin* à Weimar, en août 1850, Wagner, encore peu habitué au succès, écrivait à un de ses amis : « Pensez-vous que mon Lohengrin sera un jour représenté ailleurs qu'à Weimar ? ». Au moment où Wagner doutait du succès de *Lohengrin*, il venait d'entrer en plein dans sa troisième manière : il avait publié l'« Œuvre d'art de l'avenir » et « Opéra et Drame ».

La presse ne fut pas plus tendre pour *Lohengrin* qu'elle ne l'avait été pour les autres ouvrages de cet inégalable génie.



Oh ! éternelle et affligeante incompréhension humaine !

En terminant ces fragmentaires impressions sur *Lohengrin*, je voudrais rendre hommage à Van Dyck, l'incomparable interprète du *Chevalier au Cygne* que j'ai eu la joie de connaître et d'entendre dans toutes ses créations, tant à Bayreuth qu'à Bruxelles, où il fut le héros absolu de la conception de Wagner.

A sa voix ample et pure, d'une sonorité de lumière, blanche, comme teintée d'or clair, il apportait des qualités remarquables de chanteur, doué de cette voix de vrai ténor, dont l'éclat des notes élevées depuis le *mi* jusqu'au *la* au-dessus des lignes, vous plongeait dans un ravissement inouï; mais ce ne serait rien de vanter sa voix si elle ne s'alliait à une articulation impeccable, grâce à laquelle nulle syllabe n'était perdue, et une intelligence consciente de sa tâche. Van Dyck savait ce que Wagner a écrit sur le héros de ce drame, et s'appliquait à traduire les intentions du Maître, avec la plus étonnante intensité.

Pendant le drame psychologique qui se déroule, du combat avec Frédéric jusqu'à la question dite par Elza, Lohengrin doit agir en homme et non en ange; vivre absolument de la vie terrestre, se montrer ému, passionné, oublieux de son origine supérieure; mais au moment où le cygne l'amène jusqu'au moment où le cygne le reprend, il est bon que l'on voie en lui l'Envoyé du Ciel qui n'est point de ce monde et ne ressemble point aux autres hommes. Cette figure d'Amdrogyne, héroïque, les cheveux blonds épandus sous l'éblouissement du casque et qui nimbe comme d'un ruissellement de rayons angéliques l'armure d'argent, est bien celle du libérateur mystique imploré par Elza en la ferveur de son rêve.

Ce héros pur, ce Séraphin que le désir d'aimer, d'être aimé, d'unir une autre âme à la sienne a conduit parmi les querelles



des hommes, Van Dyck en a saisi, comme personne, le caractère à la fois surnaturel et humain et a su garder tout le long de l'œuvre, l'autorité et la douceur qui conviennent à cet héroïque personnage. Nul n'a dit l'adieu au Cygne d'une façon plus expressivement mélodieuse, et dès l'instant où Elza se donne à Lohengrin dans une phrase d'adoration sublime et que le Chevalier au Cygne s'écrie : Elza, je t'aime ! », Van Dyck a atteint à ce suprême degré de passion humaine que Wagner voulait pour son héros. Mais en cet ordre d'idées, il n'a été nulle part plus admirable qu'au troisième acte, dans la scène de la chambre nuptiale, et dans l'extatique récit du Graal qu'il a chanté et joué d'une façon magistrale.

Il convient de dire que parmi tant d'artistes du chant et de la scène, Van Dyck se distinguait par une culture extrêmement étendue mise au service de dons remarquables et notamment d'une extraordinaire sensibilité musicale. Aussi, donnait-il à toute la composition du rôle, cette mimique naturelle, noble et libre tout ensemble qui est un des éléments essentiels du drame wagnérien.

*Janvier 1909. — Casals, Cortot et Thibaut.*

« La joie de comprendre s'épuise, si illimitée qu'elle semble », a dit Maeterlinck. Substituons-lui alors celle d'aimer, puisque l'amour contient la joie inépuisable de se donner.

En plein ciel aujourd'hui, j'ai plané à la manière des anges, portée par l'œuvre de Beethoven qui fut exécutée dans sa suprême élévation par cette trinité divine que forment Casals, Cortot, Thibaut, sous la direction du Maître Eugène Isaye. Peut-on imaginer dimanche plus auguste, plus sacré ?



Janvier 1909. — *Ariane et Barbe Bleue*.

Première représentation d'*Ariane et Barbe Bleue*, de Paul Dukas. Cette œuvre, dès l'ouverture, vous place très haut et donne l'impression spontanée d'un art véridique et fort, à travers lequel pourtant il m'a semblé percevoir que la source inspiratrice découlait davantage du cerveau que de l'inconscience science du cœur. Plus de savoir et de volonté que de réelle émotion.

Mais... qu'importe à une œuvre empreinte de noblesse qui ouvre le champ du rêve et de la pensée profonde !

Ceci est une grâce que le théâtre actuel nous accorde rarement.

1909. — *Habanera*.

Hier au soir on donnait, à l'Opéra, la première représentation de l'impressionnante *Habanera*, de Raoul Lapara.

L'œuvre de ce musicien sensitif est vibrante et colorée, et décèle une intensivité de vie frémissante dans une atmosphère de drame et de passion toute castillane. J'aime ce thème obstiné comme un destin qui parcourt tout le troisième acte.

Cet opéra est un apport de nouveauté dans l'impressionnisme musical, tout en restant comme cela doit être, très théâtre.

Mars 1909. — *Les Maîtres Chanteurs, avec Van Rooy*.

Grandiose soirée que celle d'hier où j'écoutais avec ferveur *Les Maîtres Chanteurs*, avec Van Rooy, qui est bien le plus complet des Hans Sachs qu'il m'a été donné d'entendre jus-



qu'ici. Il réalise dans sa conception exacte, tout le caractère poétique, grave, simple et noble dont est constitué ce sympathique personnage.

Van Rooy, à l'encontre de tous les préposés à ce rôle, ne pontifie pas, ne gonfle pas ce germain essentiellement humain, supérieur à tous ceux qui l'entourent. Quel artiste accompli est cet Hollandais, et quelle voix admirable !

*Mars 1909. — Tristan, avec Van Rooy.*

Jour traditionnel du spleen, combattu victorieusement par l'audition d'un admirable concert qui vous arrache à la terre : *Prélude et Mort de Tristan* et *Les adieux émouvants de Wotan*, ce dieu faible et fautif, chantés par l'incomparable Van Rooy.

Nul art mieux que la musique, n'est à même d'exalter les sentiments, de déchiffrer et d'exprimer ce complexe et délicat ressort du cerveau humain, et les multiples sensations de notre âme. La musique est le phare tournant qui pénètre dans tous les coins de notre être.

*Dimanche, mars 1909. — Le Déluge, de Saint-Saëns.*

Toutes les hideurs du ciel se déversent sur la terre et j'entends le *Déluge* de Saint-Saëns qui me dédommage de tant de pluie qui tombe. Cette œuvre est si claire et d'une architecture si admirablement établie, qu'on évoque en l'écoutant la beauté pure d'un temple grec.

Au déluge de Saint-Saëns, ce si parfait musicien, succède la *Sulamite* de Chabrier, toute débordante de spontanéité, d'exubérance, de vie explosive, fruit d'un tempérament san-



guin et vigoureux. On pourrait dire de cette musique qu'elle a bonne mine !

*Dimanche, mars 1909. — Werther.*

Ce soir, *Werther* fut chanté par Clément. Si sa voix chaude et pénétrante est une réelle caresse, si son interprétation du personnage dépasse de très haut la plupart des ténors qui, à l'ordinaire, ne sont que des Werther affadis par Massenet, plus approchant du postillon que du mélancolique et poétique héros de Goethe, Clément reste le meilleur interprète de tous ceux entendus jusqu'ici, ce qui ne veut pas dire qu'il soit le désigné absolu de la conception du génial poète.

*Octobre 1909. — Madame Butterfly, de Puccini.*

Hier au soir, j'ai assisté à la première de *Madame Butterfly* et me suis laissée prendre sans aucune résistance au charme ensoleillé qui circule dans la musique italienne, toujours si débordante de passion, d'amour, de sens et de volupté. Si, par endroit perce dans l'œuvre de Puccini quelques banalités mélodramatiques, combien ces légères fautes sont rachetées par des accents d'une sensibilité sincère, des trouvailles poétiques et sentimentales qui vous pénètrent à fond. Ce n'est pas surhumain, non, certes, mais c'est *extrêmement* humain. Il est dommage que la prose de ce poème japonais soit d'une platitude navrante.

Fort tard dans la nuit s'est terminée cette soirée, mais ma fatigue fut compensée par le plaisir extrême que je pris à causer avec le maître Puccini dont l'esprit richement cultivé



est ouvert à toutes les compréhensions et qui intégralement est l'homme de son œuvre.

Quelle belle et noble tête ! Quel regard baigné de sensibilité émouvante a ce tendre artiste ! Comme faisaient piètres figures toutes les autorités qui l'entouraient ! Comme il les dominait !

Novembre 1909. — *Litvinne.*

*Armide* sans Litvinne n'est presque plus *Armide*, tant cette grande artiste personnifiait dans son absolu toute la noblesse et le caractère voulu de l'héroïne et chantait Gluck avec ce style et cette voix de plénitude que réclame cet émouvant créateur. L'absence d'une telle personnalité artistique se fit réellement trop sentir pour que je puisse désormais goûter un réel plaisir. Non... à des œuvres de cette envergure, il faut des artistes faits à leur mesure.

Décembre 1909. — *Carmen.*

L'an 1909 agonise. Tout déclin a une teinte grise.

Je rentre de *Carmen*, toute frémissante encore de la vie intense que traverse cette œuvre faite de chair, de sang au soleil mélangé.

Dès les premières mesures, un entrain irrésistible s'empare de vous et un souffle de passion et de fine sensibilité vous pénètre.

Comme il est navrant de penser qu'un artiste, tel que Bizet, nous ait été ravi si jeune, alors que tant de compositeurs inutiles nous restent, et qu'il est donc également regrettable et humiliant que son œuvre, trop véridique sans doute à



l'époque où elle fut donnée, n'ait pas obtenu d'emblée le succès que si hautement elle méritait.

Ma mère me contait avoir assisté à la première représentation de *Carmen* donnée à Paris, le 3 mars 1875, ayant à ses côtés dans sa loge : Georges Bizet.

Au baisser du rideau, alors qu'en une véritable explosion d'enthousiasme, ma mère et d'autres spectateurs applaudissaient à tout rompre l'auteur, elle entendit quelques sinistres coups de sifflets qui jaillirent de la salle. Révoltée et plus peinée encore devant l'injustice éclatante et criarde d'une telle incompréhension, ma mère éleva son regard emplî de consolation vers Bizet et vit dans ses yeux luire deux grosses larmes prêtes à tomber. « Non vraiment, lui dit-il, la gorge serrée d'une émotion poignante, je ne m'attendais pas à un pareil insuccès, si convaincu j'étais d'avoir conçu une œuvre valable et écrit une vibrante et vivante partition. »

L'avenir heureusement lui a donné largement raison.

O vaste et incommensurable incompréhension des humains. « Il n'y a rien de plus grand que Dieu et la bêtise humaine », a-t-il été dit. Tout le mal vient de là et rien que de là. Quelle source de noirs désespoirs répandue sur le monde uniquement par l'affligeante bêtise humaine.

*Janvier 1910. — Eugène Isaye.*

Divine harmonie de deux âmes qui s'accordent aux sons des musiques célestes.

Confondus, emportés dans la multitude des voix orchestrales qui, tour à tour priaient, pleuraient et souriaient à la vie, leur amour s'exalte dans sa forme la plus noble, la plus chaste, la toute purifiée, celle qui porte à l'agenouillement.



Oh ! l'enchantement du génie toujours inexplicable et sans définition, mais éternellement communicable.

Jamais, jusqu'ici, je n'avais entendu jouer ce sublime Vivaldi comme par cet Eugène Isaye dont le souffle n'est que rayonnement d'art, et l'âme musicienne allégresse continue.

Par la magie de son génie qui enchante son archet, toute apparence de métier est rendue invisible et la musique nous apparaît à la manière des astres au firmament. Elle nous ravit, nous éblouit et nous émeut.

L'art, l'Amour et les créatures gardent secrètement leur mystère et semblent avoir la commune mission de se donner, afin de féconder ceux qui sont dignes de les reconnaître, les recevoir, les comprendre et les adorer.

Janvier 1910. — Monteverde.

Abîmée dans l'adoration du divin *Monteverde*, ce candide artiste dont nous saisissons la suave et angélique naïveté d'une âme claire qui s'émerveille à l'égale de celle des enfants et s'épanche avec cette même spontanéité, j'écoute *Orphée*, ce chef-d'œuvre de vérité simple et touchante, d'une inspiration si pénétrante qu'elle émeut aux larmes. — A cette œuvre de foi, conçue il y a trois cents ans, succédait *Parsifal*, autre œuvre de foi dotée en plus de la richesse acquise des orchestrations modernes.

Ce concert me fit planer parmi les anges et me permit de sanctifier le culte que je professe pour la sainte phalange de ces candides, ces vierges, ces transparents, ces doux inspirés qui ne puisent qu'à la source fraîche et claire de leur âme, et nous émeuvent de leur sincérité.

A la sortie de ce concert du ravissement, un M<sup>o</sup>ssieur offi-



ciel, attaché au gouvernement, me dit, sur un ton péremptoire et avec un pseudo-dédain : « Non, vraiment, ce Monteverde est par trop naïf... trop enfantin ! » — Pan ! je m'y attendais, si certaine j'étais que ce personnage fort en thèmes ne pourrait saisir l'âme pure et libre de ce créateur diamétralement opposé à la secte des doctrinaires, fonctionnaires, pape-rassiers, rats rongeurs de bibliothèques.

Savants avant tout et par dessus tout, qui, à l'excès, emmagasinent dans leur boîte crânienne le savoir et l'acquis du monde entier.

L'abondance du savoir nuit à la sensation et finit à la longue, par alourdir et écraser toute la réceptivité et sensibilité personnelles.

C'est l'évidence même que ce Monsieur « Rond de Cuir » ne s'est pas aperçu une minute que dans le reproche de naïve candeur qu'il adressait au maître angélique, se trouvait justement un des traits essentiels qui nous le rendait si tendrement cher. Heureux ceux qui ont pu conserver le don d'enfance, si précieux à la souplesse de toutes les compréhensions, sensations, divinations et attendrissements émerveillés devant les séraphiques artistes de la nature des Monteverde, des Giotto, des Fra-Angelico, Cimabue et tant d'autres.

En ce jour, j'incline à accorder la préférence à ma quasi-ignorance contre l'érudition étendue et savante de ces « Je sais tout » à l'âme asséchée.

*Février 1910. — Manon, de Puccini.*

Au piment de Strauss succède la crème à la vanille de la *Manon* de Puccini, qui ne peut être comparée à la *Manon* de Massenet.



Néanmoins, il était intéressant de voir le même sujet traité par deux musiciens de race latine, mais d'expression d'art et de tempérament différents. Alors que Massenet donne à sa Manon toute la grâce, l'élégance, la légèreté, le charme et la volupté raffinée de ce délicieux XVIII<sup>e</sup> siècle, Puccini la gonfle d'un pathétisme exagéré qui ne sied guère à ce poème, ni à la frivolité de son héroïne. Décidément, on ne s'évade pas de son sol, ni de son tempérament. A chacun de s'exprimer dans la forme et la langue propre à sa race.

Mars 1910. — Concert.

Je sais que la beauté comme le bonheur réside en soi, que l'amour fertilise l'imagination inventive et que tout amant possède la lunette de Shéhérazade. Je sais que j'ai le don d'exaltation.

Après m'être enivrée du génie de la nature, je m'exalte, aujourd'hui, du génie de ces deux forces foudroyantes : Beethoven et Wagner, que dirige *Otto Lhose*, le puissant chef german, à la tête démesurée de grosseur, qu'amplifie et rehausse une crinière de lion !

Aux admirables œuvres purement orchestrales, succède l'adorable concerto de Schumann. Alors, sur l'estrade, l'on voit s'avancer, saluer et s'asseoir devant un piano Erard, un homme mince, de petite taille, mais d'allure distinguée, au visage éclairé par deux grands yeux ardents d'un noir profond, qu'accentue une chevelure sombre et luisante dont une mèche épaisse, semblable à l'aile d'un corbeau, vient barrer nettement le front de musicien.

Dès les premiers accords frappés sur le clavier, cet artiste s'impose en triomphateur de tout effort, de tout métier, tant



son jeu se fait clair, souple et aérien. Il plane, dans les sphères éthérées de l'art, comme l'âme dépouillée de sa gaine charnelle prend son essor vers les cieux. *Alfred Cortot* possède à la fois la puissance et le charme. Tout en lui est maîtrise vivante et intelligente. Son interprétation est limpide, rayonnante, géniale. Elle est l'incarnation de toute l'inspiration des maîtres qu'il exécute.

A Cortot vient se joindre : Casals et Thibaud : Trio serti dans la magnificence des plus éclatants joyaux.

En écoutant avec tous mes sens avertis et conscients ces vrais et purs artistes, je sondais la valeur considérable qu'acquière une vie humaine, qui, après avoir obtenu la pleine connaissance de soi, de ce qui fait loi en soi répand avec aisance et abondance cette valeur divine sur le monde entier et je me disais combien de telles existences doivent nous être chères et sacrées; de quelle piété religieuse nous devons les entourer et de quelle immense reconnaissance nous sommes redevables à ces êtres privilégiés qui ne devraient jamais mourir pour notre félicité.

Ce concert magnifique se clôturait par la magistrale ouverture des *Maîtres Chanteurs*, que seuls les Allemands sont à même de nous donner dans toute l'ampleur de son envergure.

Dans la salle d'accord ayant serré avec chaleur et émotion la main de chacun de ces maîtres prodigieux, qui ont le pouvoir de nous mettre en communication avec les Immortels, nous nous trouvons projetés dehors au milieu des pauvres et piteuses joies carnavalesques.

Ah ! fuyons cette horreur et dans l'abri salubre du home, vivons longuement encore de ces grandes âmes reçues en nous, comme la Sainte Communion.



Avril 1910. — *Musique française.*

Je reviens d'un concert exclusivement consacré à la musique française et j'avoue, avec humiliation pour ma patrie, l'avoir trouvé assommant. Que signifie cette succession de soupirs gonflés de vide, de gérémiades fades et d'impuissantes lamentations : montagnes de carton, accouchement de néant !

Intérieurement, j'appelais dix mesures de Wagner et cinq de Beethoven contre tous ces vagissements musicaux si dépourvus d'inspiration.

Avril 1910. — *Eros Vainqueur.*

Mon esprit s'évade de ce pauvre corps souffrant pour s'envoler vers *Eros Vainqueur*. J'ai beaucoup aimé cette œuvre où vit l'émotion dans le fluide atmosphère de l'Art. Il est seulement dommage que le livret renferme des faiblesses de construction scénique qui nuisent à la beauté totale de ce séduisant opéra.

Avril 1910. — *Salomé, de Strauss.*

Après deux années passées, je réentends la *Salomé* de Strauss, et si je retrouve en cette œuvre puissante et sensuelle, des moments de brutalité exaspérante, choquante, assourdissante, par contre que de pages émouvantes et d'instantants dominants m'ont été révélés.

Richard Strauss est incontestablement l'artiste créateur doué d'un tempérament puissamment volontaire, d'une richesse d'inspiration orchestrale admirable. Fervent partisan de la coloration musicale, il pousse le système wagnérien à l'ex-



trême, rejetant le souffle lyrique qui traverse les œuvres de Wagner comme un élément étranger à la « vivisection » des sentiments de ses héros. La musique, selon Strauss, ne doit pas détourner à son profit l'attention du spectateur au détriment de l'action, elle ne doit être que le revêtement indispensable du poème.

Après Claire Friché, douée d'une voix pleine, riche et chaude qui fit une très belle création de la princesse d'Orient Salomé, cette saison, c'est Mary Garden qui nous apparaît comme la plus étrange, la plus fantastique des Salomé.

Mary Garden connaît toutes les ressources d'un corps qui se tend et s'offre comme une harpe de volupté, et possède le savoir ainsi que la technique de tous les attraits et pièges de séduction nécessaires à cette sorte de féminité dont le but unique est la concupiscence. Aussi, a-t-elle conçu ce terrible personnage, possédé du démon de la sensualité malsaine, perverse et cruelle, avec une intelligence, une compréhension claire et raffinée, une nature et des nerfs d'une souplesse extraordinaire, ce tout allié à une volonté résistante et dure comme le roc.

Cette incomparable artiste réalise une « Salomé » plastiquement comprise dans le sens du désir qui s'acharne, et d'un vouloir têtu représentatif encore et toujours de cette fixité de l'idée qui, mise en mouvement, ne s'arrête plus. Virus inoculé dans le cerveau exigeant l'enfantement comme il en va de la maternité : « Je baisera ta bouche Iokanaam », thème d'un désir dont le paroxysme l'a poussé jusqu'à la mort !

Mary Garden qui fut la créatrice inégalable de « Mélisande », fut une « Salomé » insurpassable. Ceci nous fixe suffisamment sur l'étendue de l'art de cette prodigieuse artiste.



18 avril 1910.

Dans la joie pure de l'art, je me sentais transfigurée par le magnifique récital que donnait Féila Litvinne. Avec une telle artiste, c'est la certitude de la béatitude totale. Rares sont ceux qui nous accordent cette belle confiance.

Mai 1910. — *Elektra*.

Avec une énergie sans pareille, j'ai lutté contre mes maux physiques pour assister hier à la première représentation d'*Elektra*, de Richard Strauss.

Voilà une œuvre qui possède, avec une intégralité absolue, toute la puissance farouche et exacerbée qu'exige un tel poème. Nulle adaptation musicale ne pourrait être plus étroitement scellée au poème et plus expressivement conforme à l'émouvante figure d'*Elektra* qu'un tragique destin accable mais que soutient une admirable foi.

La fixité d'une idée, quel qu'elle soit, fait office de bonheur car elle traverse en lueur rayonnante tous les malheurs. Le Christ et les martyrs sont là pour nous convaincre de ce qu'on peut supporter de supplice au nom de la foi dans une idée humaine, s'élevant jusqu'au surhumain. — « *Elektra* » danse et meurt en un délire de joie devant la récompense obtenue, grâce à la fermeté de sa croyance. L'on se demande d'ailleurs ce qu'elle pourrait bien faire de sa propre existence lorsque sa vengeance est assouvie et la punition des coupables accomplie. La réalisation de l'idée est formulée. L'esprit a été jusqu'au bout de lui-même; il succombe comme l'ampoule électrique qui a donné sa provision de lumière. La foi dit à l'idée : Ni toi sans moi, ni moi sans toi, comme Tristan et Iseult. Qu'importe le sujet ou la cause qui alimente



et anime notre foi. Que ce soit Dieu, Eros ou le souvenir d'un Père aimé qu'il s'agit de venger, le tout est de croire et d'aimer. Croire et aimer jusqu'à la mort.

Quel jugement approfondi est-on à même de donner après l'unique audition musicale d'une œuvre telle qu'*Elektra*, qui terrasse de sa force bruyante et brutale ce drame puissamment tragique. Je fus, tour à tour, effarée, stupéfiée, émue et crispée par ce tohu-bohu de notes enchevêtrées, cette jonglerie orchestrale, cet algèbre sonore dont pourtant se détachaient de belles et pathétiques phrases.

Strauss vous place tout d'abord dans le sens de l'énigme, et si l'on ne doute pas de sa valeur musicale et intellectuelle pas plus que de l'équilibre de son cerveau, on s'interroge parfois sur la qualité de l'inspiration, qui ne se dégage pas toujours avec la netteté voulue de ce prodigieux savoir.

Je raisonne son œuvre au lieu de la subir, comme il importe pour toute œuvre d'art qui doit vous conquérir avant de vous permettre de raisonner. La clarté rayonnante de Wagner, ce génie définitif me fut spontanément communicable sans que je dusse faire mon noviciat.. et pourtant, je n'avais que vingt ans lorsque je l'entendis à Bayreuth pour la toute première fois.

Mais... l'œuvre entière de ce formidable homme est construite dans un équilibre parfait où forme, couleur, dessin, expression sonore, sont toujours lumineusement adéquats à l'idée.

A cette impression reçue par Wagner voilà bien des années, je pourrais appareiller celle ressentie à la première représentation de *Pelléas et Mélisande* donnée à l'Opéra-Comique de Paris, qui, littéralement, m'envoûta dans un enchantement tel qu'il m'eût été impossible de contrôler aucune de mes impressions tant je n'étais que sensation. C'était l'abandon



total de soi dans le rêve tangible qui s'épandait en ondes sonores et pénétrantes jusqu'à nos fibres les plus secrètes.

C'était la joie rare et émerveillée de l'étonnement, du jamais vu, jamais entendu; la joie toute fraîche de la nouveauté. C'était ce ravissement d'être emporté dans l'atmosphère de charme inégalable qu'est l'art français, fait de clarté, de délicatesse subtile, de raffinement, de nuances filtrées et ordonnées.

Strauss pourra-t-il jamais donner à des Français cet englobement intégral.

Divergences des races et manque d'affinités dont seuls les puissants génies triomphent lumineusement.

*Autre soir. — Minuit.*

Une seconde audition d'*Elektra* m'a permis de prendre plus exacte conscience de la réelle valeur que comporte cette œuvre poignante aux tonalités si richement expressives.

Mais... il est dommage quand même que par instant la clarté s'éclipse sous la confusion, l'embouteillage orchestral qui égare notre esprit de la conception du créateur, comme peut-être il s'égare lui-même sous l'afflux débordant de son inspiration.

Clarté! Clarté latine! comme alors on t'appelle.

*Mai 1910. — Chaliapine, Frida, Hempel, etc., dans « le Vieil Aigle » et « Barbier de Séville ».*

Le soir il m'a fallu abandonner le chant du rossignol, pour me rendre à l'Opéra entendre d'admirables voix humaines, qui m'ont dédommagée du sacrifice obligé.



On donnait *Le Vieil Aigle* et le *Barbier de Séville* avec l'incomparable artiste Chaliapine, l'artiste le plus complet qui existe en ce monde, car il allie à la puissance, à la souplesse, à la douceur d'une voix incomparable, une variété d'expression, une noblesse d'attitude et une conception du sentiment indépassable. Son admirable voix et son jeu magnifique ne font qu'un. Quel relief Chaliapine a donné à ce personnage du *Vieil Aigle*. On peut dire qu'il est plus grand que nature. Touchant dans ce rôle d'amour, il donne en contraste une drôlerie inégalable au Berthelot du *Barbier de Séville*. L'œuvre de Rossini fut d'ailleurs rendue dans la perfection rêvée. Frida Hempel, qui a volé au Rossignol les perles diamantées de son gosier, chantait Rosine, Smirnof et San Marco les autres rôles. Voilà de vrais chanteurs, voilà de vrais artistes. De telles représentations on sort dans la satisfaction totale de tous ses sens, et ce n'est certes pas mon retour à travers le bois, illuminé de myriade d'étoiles qui aurait pu ternir cette belle impression d'art.

Mai 1910. — *Rhingold*.

Hier, ce fut la représentation du *Rhingold* qui ouvre le cycle de la Tétralogie, ce monument musical en lequel tous les symboles sont rendus transparents et où déjà, en cette première partie, nous apparaît toute la synthèse de l'œuvre.

Ne voyons-nous pas à travers les eaux fluides du Rhin, l'attirant et irrésistible miroitement de l'or qui déchaîne toutes les fautes et les crimes du monde : toutes les faiblesses des hommes et des Dieux mêmes.

Oui, la philosophie de l'œuvre est établie dans ce merveilleux prologue avec une lucidité géniale et le drame se



déroule en un splendide développement qui affirme l'équilibre parfait de ce génie exceptionnel.

Le *Rhingold* est le fleuve le plus limpide qui existe au monde. Oh ! l'adorable et fluide soirée.

*Mai 1910. — 10 heures du matin.*

Etendue au milieu de ma pelouse, parmi les simples qui l'animent de leur candeur, j'entends encore le déroulement des fraîches harmonies qui expriment si poétiquement la transparence et le ruissellement des flots; et, si mon regard s'élève vers le ciel, je vois les nuages se mouvoir comme les eaux se meuvent en leur lit et se métamorphoser en personnages de légende : chimères, monstres terrifiants, anges aux longues robes blanches. Ces nuages semblent être en possession du baume magique qui les change à leur gré.

Que captivante est donc la vie du ciel dans sa mobilité incessante !

Sur la pelouse fraîchement fauchée, je vois s'agiter tout un petit monde affairé, que la faux meurtrière a délogé et sans doute blessé, mais qui s'obstine à vivre et à recréer *Quand même !* Ainsi tout s'arrange, au ciel comme sur la terre, et partout l'on constate la volonté assidue et obstinée de subsister. Résistons aussi tant que nous le pouvons. Résistons au delà de nous-mêmes.

*Juin 1910. — La Walkyrie.*

J'étais venue à la campagne avec l'espoir d'y goûter le calme et le repos nécessaires à la reconstitution d'une santé



délabrée, mais... comment ne pas succomber à la tentation de toutes ces représentations théâtrales, qui m'offrent la joie du partage dans l'égalité de toutes mes sensations.

J'ai fait irruption dans ma loge au moment précis où Sigmund vient s'abattre dans l'ancre du farouche Hunding. Entrée émouvante qui vous place immédiatement au centre de la vie tragique du héros.

Quel éblouissement, quel épanouissement que ce premier acte de *La Walkyrie* avec ses accents passionnés et pathétiques, émouvants et profonds. Tous les contrastes, toutes les oppositions du cœur, de la pensée et des sens, palpitent et vibrent génialement dans ce drame de l'amour, où clarté et ombre, joie et douleur s'alternent. Rien n'égalera, ni ne surpassera jamais le premier et le troisième acte de *La Walkyrie*. Wagner a résumé en ce drame toute l'expression humaine et surhumaine. Il a épuisé intégralement la gamme des sonorités du sentiment et de la pensée, et cela, avec une profondeur et une élévation auxquelles seul le génie peut atteindre.

L'œuvre admirable eut, dans son ensemble, une excellente réalisation de laquelle se détachait triomphalement *Van Rooy*, le seul artiste qui jusqu'ici m'ait donné dans sa totalité physique et symbolique la personnalité attachante de Wotan. Pourtant, je me permettrais de lui adresser le minime reproche de se laisser entraîner, par excès de puissance, à rendre un peu trop apparent, et palpable, son personnage et de nuire ainsi au mystère de ce Dieu errant. La Brunehilde était certes intéressante mais ne pouvait m'empêcher de regretter l'admirable *Litvinne* si intégralement compréhensive du rôle. Magnifiques étaient les Walkyries, et splendide l'orchestre. Ah ! la vibrante soirée.



Juin 1910. — *Siegfried.*

A peine étais-je dans le Temple de l'Art que s'épandait sur moi, en ondes sonores et ruisselantes toute la fraîcheur et la jeunesse de la forêt, toute l'inondation de cette langue vivante et harmonieuse que déverse *Siegfried*.

Oh ! l'admirable poème de force, d'héroïsme, de confiance en soi qui aboutit au triomphe de l'amour ; et quelle intensité d'émotion contient cet appel de détresse si foncièrement humain que fait entendre le héros vers la mère inconnue, en présence de la femme, donc de l'amour, seul susceptible de lui révéler la peur. Comment l'entendre ce « Muther ! Muther ! » sans sentir monter en sa gorge un flot de pleurs.

Comment également ne pas se sentir immergés dans ces torrents d'harmonie qui dépassent en splendeur toutes les magnificences de la nature.

Dès l'apparition de *Siegfried*, ce héros charmeur et attachant, une touchante et spontanée tendresse envahit votre cœur ainsi qu'un sentiment de pitié pour cette victime expiatoire de l'amour incestueux de Sieglinde et Siegmund, enfant de la douleur, héritier du triste patrimoine de la faiblesse d'un dieu en regard de l'or.

Ce poétique et pathétique *Siegfried*, fils de la forêt, est l'image émouvante de la jeunesse candide, glorieuse et conquérante, qui personnifie l'héroïsme dans sa force inconsciente et sa fraîcheur ardente. Wagner a sculpté là une figure définitive comme d'ailleurs le sont toutes celles conçues et édifiées par ce génie d'une inégalable grandeur.

Juin 1910. — *Crépuscule des Dieux.*

A la claire et ardente journée ensoleillée, succède la plus somptueuse des soirées avec *Le Crépuscule des Dieux*, som-



met éblouissant de la Tétralogie, qui nous fait assister à l'écroulement des temples, des dieux et des héros, à la rentrée du Tout dans le Tout. Conclusion quelque peu décourageante puisqu'elle démontre avec lucidité que les mauvais esprits persisteront à demeurer les ennemis implacables des bons, qu'ils leur résisteront et les combattrons jusqu'au bout; bref, que chacun restera ce qu'il est, sans qu'il y ait triomphe ni pour l'un, ni pour l'autre.

Eternelle et désespérante impuissance à sauver une humanité reconnue insauvable.

\*\*\*

Siegfried paie de sa vie la fraîcheur candide de son âme, ignorante de la perfidie, de la sournoiserie et de la cupidité. Enfant de la clarté, il doit inéluctablement trébucher et périr dans le cloaque du Mal, tout comme Wotan, contraint sous l'ordre de Frika, la raisonneuse épouse et du traître et farouche Hunding, ce tendeur de pièges, à briser de sa lance l'épée de Sigmund qu'il aime si tendrement.

Tous s'entretuent, tous succombent dans la poursuite de rêves irréalisables où leur orgueil et leur appétit de l'or les conduisent. Combat ancestral du plus fort contre le plus faible, de l'éclairé contre l'ignorant. La mort seule unifie tout, mais elle ne nivelle pas, car elle grave en relief les noms des héros et des valeurs qui méritent que leur image et leur nom nous restent comme exemple de réconfort et d'encouragement.

Quelle admiration absolue j'apporte à cet encyclopédique poème de Wagner qui embrasse tout le genre humain; ouvre des horizons infinis sur la vie, et n'est que symbole profond, saisissant et vivant que la musique affirme d'une façon géniale.

La Tétralogie est un monument impérissable, duquel se



dégage avec une netteté et une transparence, inégalable, toute la psychologie de chacun de ses personnages sculptés dans le marbre et le bronze à l'égal des Phidias, des Michel-Ange, des Rodins, tous animés de vérité resplendissante. Nous ne verrons pas de sitôt luire au firmament de l'art, un génie égalant Wagner. Heureusement qu'il est d'autres génies de son envergure, tels : Beethoven, Bach, Mozart, Gluck, pour ne m'en tenir qu'à ceux-ci, qui nous laisseront éternellement l'aliment spirituel digne de satisfaire nos âmes musiciennes.

*Juin 1910. — Ballets Russes.*

Après s'être plongé dans les graves et profonds « Niebelungen », il n'y avait plus vraiment à nous offrir que le ravissement étonné des « Ballets Russes », ce parfait enchantement des yeux dans le chatoiement des couleurs, harmonieusement nuancées, et cette exaltation des sens que déversent leurs rythmes excessifs, frémissants, lascifs et brûlants de passion.

Ces ballets russes portent le sceau d'une race toute spéciale. Nul ne dépassera les slaves en cet art chorégraphique qu'ils cultivent avec une exceptionnelle personnalité.

L'apparition d'un Nijinsky est fait unique. De ma vie je n'avais vu la grâce féminine alliée dans un accord aussi parfait à la vigueur masculine.

Ce danseur-dieu, au visage touchant et extatique, est incontestablement doué d'ailes invisibles qui le soulèvent littéralement de terre, à croire qu'il a surpris les secrets des anges, des papillons et des oiseaux, pour se les approprier. Il vole plus qu'il ne danse, et donne l'impression vive d'une âme libérée du corps. C'est la merveille des merveilles de la danse que cette sorte de dématérialisation qui provoque une sensation d'irréalité et de songe.



Et qu'étrangement belle et captivante était Cléopâtre réalisée par Ida Rubinstein. Le voilà bien ce superbe et irrésistible corps qui prend, enlace, enserre et tue à l'image de la Mante religieuse.

*Juillet 1910.*

Le ciel semble vouloir se corriger de son humeur maussade, et mon âme a des lueurs de tabernacle projetées par Bach et Beethoven, ces deux grands émouvants faits à l'image du Christ douloureux et glorieux.

Beethoven est mon culte; sa musique, toute humanité surhumaine et divine, vous place sur le plan du ciel; elle vous dématérialise de toute pensée profane ou sensuelle. Elle est l'hymne des souffrances et des joies sublimes de l'homme; elle est toute rédemption. Je ne connais rien de plus pathétique, ni de plus poignant, mais aussi de plus entraînant que la joie beethovénienne qui jaillit si héroïquement dans la Neuvième Joie conquise par la douleur sublime. Cantique de l'âme délivrée. Vision d'un sourire vu à travers les larmes semblable à ces rais de soleil qui traversent les nuages; semblable à l'aube qui sourit au matin, toute emperlée encore par la rosée de la nuit.

*Juillet 1910. — Ysaye et Thibaud.*

Aujourd'hui c'est la joie céleste d'entendre, à l'Exposition, les admirables et uniques artistes qui ont noms : *Ysaye* et *Thibaud*, exécutant le mystique Concerto de Bach, pour deux violons.

O l'accord de ces deux instruments fait âmes qui planent



en plein ciel dans l'échange d'un langage divin qui n'est qu'échos de pure et sensible harmonie. L'émotion d'une telle audition est submergeante.

Tandis que cette sublime musique s'épandait en ondes radieuses et béatifiantes, en mon être, j'entendais à mes côtés, les sanglots étouffés d'une grande amie affligée au delà de la mesure humaine et je pensais qu'il est vrai de dire que c'est notre âme que nous donnons à l'art tout comme à la nature, pour l'adorer. Art et nature ne sont toujours que notre propre reflet.

*Septembre 1910. — La Bohême (Caruso).*

Je viens d'entendre, à l'Opéra, la plus belle voix du monde : Caruso ! Oh ! les délices de cette sonorité voluptueuse, caressante, chaude et d'une harmonie si parfaite qu'elle entre en vous comme un attouchement de chair et d'âme, et parvient à vous communiquer ce frisson, cet émoi qu'ont les paroles tendres et passionnées. Caruso a la voix de l'amour ; il a donc la plus belle voix du monde.

*Octobre 1910. — La Tosca.*

Grande semaine italienne à l'Opéra : visions d'or et d'azur où l'on se baigne dans des sonorités de soleil en fusion. Je consens à entendre et réentendre par des troupes italiennes tout ce vieux répertoire d'opéras quelque peu boursoufflés de Donizetti et autres devanciers, tant ces chanteuses et chanteurs ont de foyer et vous emportent dans l'enthousiasme, par leur incomparable voix. *Seuls* ils sont à même de nous



donner l'essence de leur musique toute colorée de passion et de vie ardente.

En écoutant la *Tosca*, si souvent entendue pourtant, j'ai cru la découvrir, grâce à l'intensivité d'émotion à laquelle elle me fit parvenir. Jamais les Français, pas plus d'ailleurs qu'aucun peuple, ne seront à même de dégager des œuvres italiennes l'enflammante atmosphère dont elles sont malaxées et pétries.

A chaque nation revient l'expression véridique du caractère de son pays. L'Art est toujours révélateur de l'esprit et de l'âme de sa race.

*La Tosca* m'a transportée au cœur de l'Italie : Rome, Florence, Venise ! se déroulaient en sonorités chaudes et ensoleillées par la merveille de ces voix imbibées de soleil, de passion et de tendresse qui vous tapissent tout l'être de velours.

Sur l'Adriatique, j'ai vogué au large de l'imagination et du cœur, jusqu'à la minute où succombent les deux tragiques amants.

Par la nuit étoilée, « Il cielo puro », je passais sous les allées ombreuses du bois, et fredonnais : « Je n'ai jamais autant aimé la Vie ».

N'ai-je pas donné à la *Tosca* l'ajoute de ma nature amoureuse ? S'il en est ainsi tant mieux pour Elle, tant mieux pour Moi ! Qu'importe d'où vient ce qui nous arrive. « Dans les extrêmes, toutes les impressions se rejoignent. »

\*\*\*

Janvier 1911.

Hier, j'eus la joie sans limite de réentendre *Pelléas et Mélisande*, ce chef-d'œuvre d'amour pur, jeune et involon-



taire, où se rejoignent toutes les sensibilités, les nuances, les presciences et les fatalités : où se dévoilent tous les symboles des apparences. Et n'est-ce pas merveille de constater la fusion parfaite établie entre Debussy, ce poète-musicien si essentiellement latin, et Maeterlinck, ce pur flamand.

Aucun Belge n'eut pu, avec plus de gloire, traduire musicalement cette légende subtile et idéale à laquelle s'allie un tumulte d'extrêmes.

Sorti d'une telle représentation, l'on se sent si intégralement baigné d'enchantement, qu'on a toutes les peines du monde à se replacer dans les réalités de l'existence.

Un homme très épris d'art, mais auquel « Pelléas » ne correspond pas, m'a fait cette réflexion : « C'est crispant, c'est d'une puérité enfantine, ce n'est pas la Vie !!! » Oh ! non, ai-je répondu, c'est très au-dessus de ce que la vie tout court peut nous donner puisque c'est le mystère qui va jusqu'à l'enclos réservé de l'inconnaissable ; or, les mystères demeurent sans explication, seul leur pressentiment est ce qui nous émeut le plus.

Que j'étais heureuse d'être avec une amie dont l'âme s'apparente à la mienne pour jouir de cette œuvre adorable qui nous pénètre si harmonieusement !

*Mars 1911. — Anselmi — Amato — Delys.*

Dans les vibrations chaudes de la musique italienne, je me suis baignée, goûtant avec transport les délices des voix de Delys-Anselmi-Amato qui passent en vous comme de frémissantes caresses et vous enivrent de toute la poésie de la délirante Italie.

Beaucoup de gens se plaisent à dédaigner et même à dénigrer la musique de Puccini. C'est qu'ils ignorent l'har-



monie passionnée tendre et colorée de sa patrie dont toute son œuvre n'est que l'écho.

Pour toute critique, il faut se dégager de soi-même et regarder objectivement celui que nous nous permettons de juger. Tout art sera toujours représentatif de son pays; et notre goût, pas plus que notre exaltation ne devraient avoir de frontière. Je puis adorer Wagner, Gluck et Beethoven, sans me priver du plaisir d'aimer Puccini. Tant pis pour les encerclés.

*Avril 1911. — Tannhauser.*

Hier au soir, ce fut l'extraordinaire représentation du *Tannhauser* donnée par les Allemands, qui, seuls, ont le sens absolu de ce formidable génie, et semblent être les vrais dépositaires de l'œuvre wagnérienne, si totale, et sans appels est notre satisfaction chaque fois que nous les entendons. Jamais, jusqu'ici, je n'avais vu un « Tannhauser » aussi complet que l'artiste « Knote ». Nul n'a comme lui pénétré en profondeur la psychologie de ce personnage complexe, qui se débat et se retourne en son double; s'engouffre dans le Venusberg où l'amour charnel de Vénus le requière, ou s'envole vers les sphères idéales, où Elisabeth l'attend et l'appelle. Voix de la terre, voix du ciel se choquent, se combattent et se mêlent en son âme de martyr, et ceci est l'affreux destin de ceux qui ne savent pas déchiffrer en eux-mêmes la mission qui leur échoit et poursuivent avec un acharnement parallèle des voies opposées, sans parvenir à se fixer ni dans l'une ni dans l'autre. Tannhauser cherche en vain ce que Tristan et Parsifal ont trouvé par leur foi.

Il fallait un Wagner pour donner cette expression intensément vivante à ce personnage dévoré de passion brûlante



et d'idéalité, et qui ignore que le plus pur amour s'allie parfaitement et tout naturellement à l'étreinte des corps sanctifiés par l'âme.

Tout le grand Wagner est déjà dans cette œuvre si méconnue il y a 50 ans.

A Dresde où se donnait avec peu de succès, le 10 octobre 1845, *Tannhauser*, le mari de M<sup>me</sup> Schroeder-Devriendt dit à Wagner : « Vous êtes un génie, mais vous écrivez vraiment trop de bêtises ! »

On reste abasourdi d'une telle méconnaissance quand on écoute ce chef-d'œuvre, où pas une note ne s'appuie sur une pensée profonde; où tout accent, qu'il soit pureté, sensualité déchaînée, renoncement ou repentir, trouve son expression juste et sentie. D'ailleurs, c'est bien simple, dès qu'on est en présence de Wagner, on est immédiatement face à face avec la Vérité, et par cela même spontanément conquis et emporté au delà de tout raisonnement.

En rentrant chez moi, me trouvant dans l'impossibilité absolue de dormir, je me mis à lire quelques souvenirs sur Verlaine et m'écriais spontanément : « Mais le voilà le **Tannhauser moderne** ! » Assoiffé de luxure et de pureté, d'amour et de repentir, qui vainement cherche à fondre dans l'harmonie le colloque de l'âme et du corps, sans pouvoir y parvenir, double d'une âme en dérive, complexité d'une âme de martyr, telle fut bien celle du pauvre Lelian qui a écrit *Parallèlement*. Verlaine, jusqu'à sa fin dernière, n'a-t-il pas subi le douloureux destin de Tannhauser, brûlé par le feu d'une passion indomptable qui le ramenait irrésistiblement au Venusberg où s'enlisaient dans l'enivrement des joies matérielles et terrestres, ses ailes blanches qui eussent pu le maintenir en une ampleur fixe et ferme dans les sphères éthérées auxquelles sans cesse son âme aspirait.

O, accablante faiblesse... « Qui ne sait se défendre périt. »



*Mercredi matin. — 25 avril.*

J'apprends à l'instant qu'en Allemagne on a répandu le bruit que « Knote » serait un fils naturel de Wagner. (Que ne prête-t-on aux riches !...) De toutes manières, ce dire m'a impressionnée comme un troublant mystère, et que ce fait soit ou ne soit pas, cet artiste incomparable a si intimement, si profondément interprété son Tannhauser, qu'il peut être considéré comme le fils spirituel de Wagner.

Pourrait-on résister au désir amoureux d'un génie de cette grandeur, me demandait un jour une célèbre interprète des œuvres du Maître.

« Il faut, je pense, être pourvu de l'héroïque vertu d'une Mathilde Wesendonck pour être à même de résister à l'amour-passion de Wagner si, bien entendu, l'on se fait une conception de son amour analogue à la magnificence de son art, car alors une femme peut alimenter toute sa vie du souvenir d'une aussi géniale possession.

*23 avril 1911. — Maîtres Chanteurs  
(direction Mengelberg).*

Dépossédée de mon ardeur de vivre, je me traîne au concert Ysaye. Mais... ô miracle de Lazare; à peine suis-je à ma place que je me sens merveilleusement ressuscité par l'irrésistible ouverture des *Maîtres Chanteurs*, que dirige d'une façon magistrale ce chef animateur qu'est Mengelberg ! Ce bain d'absolu me fut salutaire. On se sent grandir au contact des grands.



*Avril 1911. — Concert Ysaye.*

Il faudrait inventer des mots nouveaux, des épithètes tombant du ciel comme des étoiles pour glorifier ce génial artiste qui anime notre âme de si puissantes vibrations qu'on croit sentir passer sur elle le glissement de son archet et n'être plus qu'harmonie. Ysaye est tout l'art, toute la poésie, et toute l'humanité.

Ces êtres prodigieux sont des voyants qui, ayant tout vu, tout pressenti, ont naturellement le pouvoir de tout communiquer. Ysaye est ce véritable artiste qui possède en puissance l'expression de la plus haute sensibilité et atteint les sommets les plus sublimes de son soi. Il est de ceux qui dépassent le niveau de la vie et dans un panthéisme superbe, embrasse tous les chefs-d'œuvre de l'art et de la nature.

Il y avait aujourd'hui dans le jeu d'Ysaye une expression émouvante allant jusqu'à l'angoisse de la mort. On eut dit un adieu suprême exalté par l'âme d'un Beethoven ou le dernier et déchirant appel du troisième acte de Tristan.

*Octobre 1911. — Beethoven.*

En ce jour, nous eûmes la haute joie d'entendre une grande partie de l'œuvre du divin Beethoven qui fit entrer en ondes radieuses son âme souveraine en notre être.

Ce premier concert fut tout ravissement, mais je sais que ceux qui suivront augmenteront notre émotion, car si les deux premières symphonies sont des chefs-d'œuvre incontestés, elles n'atteignent pas au poignant des sept autres.

Beethoven en sa première et deuxième symphonie n'est pas totalement libéré de la pensée de Mozart, d'Haydn et d'autres devanciers. Sa toute puissance n'a pas encore conquis son



esprit au point de ne plus entendre que lui. Cela viendra tout normalement par la progression du temps.

A mon sens, je voudrais qu'on puisse supprimer les anciennes formules à répétition qui font parfois longueur et languissent quelque peu notre enthousiasme, malgré la grandeur et l'élévation qu'elles comportent.

Ceci... naturellement m'est personnel et n'est qu'un faible détail en regard de l'œuvre du Maître génial avec lequel tous les moments passés vous placent au-dessus de la Vie.

*Octobre 1911.*

Dans la splendeur Beethovénienne, le Maître nous apparut dans toute l'ampleur de son propre rayonnement avec la cinquième et sixième symphonies, ces deux mondes de sons, qui semblent chanter la libération de son génie. Ici plus de souvenirs ne s'imposant à ma mémoire, Lui seul est dressé dans le mouvement d'une magistrale victoire.

Avec quelle religieuse extase ai-je écouté ce combat du destin et de la volonté personnelle, et en quel séjour Elyséen m'a transportée l'idyllique et sereine Pastorale où le chant plaintif du coucou émeut si fort le cœur. Mais... les mots s'appauvrissent en regard d'une œuvre de cette valeur d'émotion qu'on sent à chaque mesure grandir en soi.

Entendre Beethoven en état d'amour, c'est vivre à la manière de Fra Angelico dans le sanctuaire de San Marco. Wagner disait qu'il ne fallait parler de Beethoven que sur le ton de l'extase. Jamais, me semble-t-il, l'art des sons ne m'est apparu dans sa priorité de triomphe comme en ce jour et je comprends Berlioz écrivant après l'audition de la Pastorale : « Voilez-vous la face, pauvres Grands Poètes anciens, pauvres immortels, votre langage conventionnel si pur, si harmonieux ne saurait lutter contre l'art des sens ». Vous êtes de glorieux



vaincus, mais des vaincus quand même. Et... l'on sait pourtant l'admiration de Berlioz pour Virgile.

La musique est incontestablement l'art le plus total, celui qui parle à tous nos sens, et quand il s'exprime par le génie de Beethoven, c'est alors l'exaltation de l'amour humain divinisé et de la tendresse poétique. Tous nos sentiments s'idéalisent, toutes nos douleurs se spiritualisent et c'est si grand, si haut, si émouvant que rien ne manque à la qualité de notre sensation épurée de tout effleurement de sensualité, de toutes contingences imposées par la nature.

En écoutant Beethoven, je revis cet ultime moment de platonisme où tout n'est que don et absorption spirituelle, et où la vie sans la complexité des sens, prend alors le visage de deux anges frémissants au milieu d'un champ de lys embaumants.

Beethoven-Rembrandt, dieux identiques qui projetez dans les âmes le rayonnement parallèle de l'ombre et de la lumière. Génies similaires qui, en ma pensée, semblez être une incarnation l'un de l'autre, je m'agenouille devant vous, en vous faisant l'offrande de mes yeux baignés de pleurs et de toute la pureté de mon sentiment.

Auréolée de la magnificence du génie éclatant, je sors du temple comme la communicante quitte la Sainte Table et, retirée en mon studio, j'absorbe la sérénité céleste qui succède aux heures de vibration.

*Novembre 1911. — Quo Vadis.*

Entendu, hier au soir, *Quo Vadis* de Nougès !

Ce spectacle fait partie de la grande industrie théâtrale, où se fabrique ce faux art au succès immanquable auprès de la masse.



Quelle indigence d'inspiration personnelle, quel ballot de réminiscence de tous les morceaux détachés des compositeurs lyriques à réussite facile dont Massenet, artiste de valeur incontestable, celui-ci est le plus fécond pourvoyeur.

Si l'on fait abstraction de tout art, ce spectacle n'est pas antipathique, et je le verrai sans déplaisir représenté dans la vaste arène d'un cirque. Là, est sa juste destination. Souhaitons aux deux auteurs le fructueux rendement *monétaire* auquel a principalement visé leur production.

Novembre 1911.

Quel transport ! quelle magnificence mit en chacun de nous la sublime symphonie si bien dénommée : l'*Héroïque*, car elle est l'incarnation de tout ce qui constitue l'héroïsme.

Devant Beethoven, on se trouve face à face d'une force mystérieuse qui vous clôt les lèvres et supprime toute faculté de dissertation. Tout comme Dieu doit se révéler aux croyants, le génie ne se commente, ni ne s'analyse, il se révèle à nous tout normalement.

Après cette audition goûtée dans la fusion totale des sensations et compréhensions, l'on rêve de s'étreindre au rythme ascensionnel de l'*Héroïque*.

Tout ce qui est réelle beauté a son prolongement, et fond les âmes en une âme unique, qui, de ses mains divines noue les corps en un seul corps. Possession Beethovenienne !

17 novembre 1911. — Saint-Saëns.

« La science est une activité de luxe qui fait grand honneur à l'espèce, mais qui n'apporte rien à l'individu. Elle ne change pas ses motifs de sensibilité. » « On ne doit se résigner qu'au bonheur. » Voilà deux maximes qui me plaisent.



Aujourd'hui, j'ai présidé à un grand déjeuner offert à quelques artistes célèbres et gens de Cour.

La musique fut naturellement l'aliment primordial de la conversation et je pris un très vif plaisir à entendre les propos mordants et spirituels, les ripostes ironiques et acerbes adressées par le vieux maître Saint-Saëns à Otto Lhose, le puissant et pesant chef d'orchestre allemand qui, d'avance, annonçait, de son accent tudesque, qu'il allait nous dire quelque chose de très drôle !! : Il l'annonce. Il l'annonce... faudra voir, me disait Saint-Saëns avec ce zézaïement amusant qui le caractérisait et chaque mot prononcé tombait de ses lèvres comme des coups de bec d'aigle sur l'énorme tête du colossal german, toujours vaincu par l'esprit subtil du petit sécot de Français, mais combien intelligent, clair et brillant !

Saint-Saëns fit ainsi, tout le long du repas, des sorties d'enfant terrible qui me mettaient parfois mal à l'aise, vu la position d'hôtesse que j'occupais à cette réunion.

*6 décembre 1911.*

En ce jour, je vois une adorable lumière d'un blanc bleuté, imperceptiblement rosé, semblable à celle qui se dégage des chapelles de campagne.

J'aurais ardemment voulu réaliser le chaste désir de me promener longuement à travers champs et prairies. Mais pour Beethoven je me suis abstenue, devant réentendre la seconde audition des deux symphonies (5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>) augmentées de l'admirable concerto en sol.

J'ai vécu dans cet état suprême que seuls le génie et l'amour nous accordent. Et voici quelques lignes sur Beethoven lues ce matin dans mon journal, que je ne puis m'empêcher de transcrire car elles expriment, en termes justes et éloquents,



une partie de ma pensée sur la symphonie : « Courte, concise,  
» autant qu'impérieuse dans le développement de ses thèmes,  
» elle offre une image sans pareille de l'art viril et volontaire  
» de Beethoven : Art où la part de conscient et celle de  
» l'inconscient se combinent mystérieusement; art où la  
» réflexion s'allie étrangement avec la spontanéité créatrice;  
» art parfait par le juste équilibre réalisé entre un don mer-  
» veilleux d'ingénuité et des qualités non moins précises de  
» critique sur soi-même; art enfin, dont la grandeur ne peut  
» se concevoir sans la croyance en une grâce spéciale répandue  
» d'on ne sait où sur les quelques très grands génies dont  
» l'œuvre constitue le patrimoine le plus durable de l'huma-  
» nité. »

6 décembre 1911.

Tout comme les enfants, j'ai regardé, hier au soir, la voûte du ciel toute parée d'étoiles, pour voir si le Grand Saint Donateur de surprises n'allait pas m'apparaître.

Ce fut la grande et pathétique figure de Beethoven qui apparut aux yeux de mon âme.

8 heures du soir.

Vêtue d'or, et de perles parée, j'ai fait mon entrée à l'Opéra où se donnait *Déjanire*, de Saint-Saëns, œuvre admirablement construite, d'une musicalité parfaite, comme tout ce qui sort de ce beau cerveau précis de Français; mais... quel désert au point de vue sentiment et quelle sécheresse d'expression. Voilà bien l'œuvre savante de pure volonté où fait défaut la spontanéité du cœur. Maintenant... peut-être suis-je encore trop émue par les dernières auditions consacrées à Beethoven où



je ne me baignais que dans la profusion de pensées et d'idées toutes de sensibilité et de cœur pour me donner à tout autre musicien.

Là, nous étions en présence de la volonté du génie spontané et infaillible et au centre d'un cœur et d'une âme incomparable; c'est quand même une toute autre affaire.

Oh ! Beethoven. Grand des Grands, si tu as souffert sur cette terre de l'incompréhension des humains, quelle superbe revanche et s'il est vrai que notre âme survive à notre corps, de quel superbe rayonnement doit être parée ton âme en voyant ces foules avides de beauté accourir vers toi sans répit, en mystiques éblouis !

*Janvier 1912. — Tristan — Friedeberg.*

Avec *Tristan*, l'on entre immédiatement dans l'inexorable.

Dès les premières mesures de ce chef-d'œuvre, le génie s'exprime dans la gravité d'un sentiment irrésistible et total, d'une passion si considérable que l'inéluctable aboutissement ne peut être que la mort.

Force de la fatalité et de la soumission au destin. « Ni Toi sans moi. Ni moi sans Toi. » Telle est la sentence qui dicte un amour de cette suprême nature.

Nul autre que Wagner n'aura plus jamais le pouvoir de rendre d'une manière aussi véridique que sublime, l'aspiration de deux âmes vers un au delà qui les fera indivisibles. L'œuvre est faite et accomplie, Wagner a créé et fixé dans le définitif des figures de Héros qui lui appartiennent irrévocablement. A ce même concert, j'entendis le jeune pianiste *Friedeberg*. Cet artiste, doué d'une personnalité surprenante, qui survole de très haut le pianiste, m'a fortement intéressé. Il est le musicien penseur, le poète qui chante et il est aussi



le peintre qui, tout en demeurant fidèle à ses modèles, les interprète avec l'ajoute de son âme.

Peu de gens étaient d'accord avec moi sur cette appréciation... Mais... quelle importance cela a-t-il avec la sensation reçue et éprouvée par soi-même. Seule celle-là compte.

Janvier 1912. — *Beethoven.*

A jamais et pour toujours nous est acquise l'ultime joie d'avoir entendu, dans son intégralité et telle qu'on doit les entendre, *les neuf symphonies de Beethoven* et de nous être ainsi baignés dans l'expression la plus puissante de la sensibilité dans l'art : la Musique. Si exaltants soient les autres arts, il n'en est aucun qui atteigne la plénitude de satisfaction que nous octroie la musique. Mais... que dire alors quand on se trouve au centre de la « Neuvième », cette œuvre apothéotique, cette magistrale Himalaya si abondante, si infinie, qu'il faudrait étreindre le Monde pour l'emporter avec soi. Il y a vingt œuvres en cette symphonie inanalysable. Ce n'est par un moment, c'est tous les moments; ce n'est pas un état, c'est tous les états, ce n'est pas un fait, c'est toute une épopée. Beethoven a embrassé là tout le cœur des hommes, toute leur âme, toute l'étendue de leur pensée pour nous la rendre en son entité sonore. C'est Dieu qui crée l'Univers par le rayonnement des sons. Toutes les voix ont chanté en son âme incomparable : Voix tendre de l'amour humain, voix bucoliques des champs, voix des oiseaux, voix éclatantes et émouvantes de la joie de vivre. Beethoven est le cœur vivant du monde !

Si ce grand Maître n'a pas vécu, comme on le dit, l'amour réciproque que son génie méritait, il l'a si généreusement, si puissamment réalisé dans le langage des sons, qu'il s'en est



délivré. Bénissons avec lui ses défaites sentimentales, ses incessants tourments, ses douleurs physiques et morales, jusqu'à l'injuste supplice de sa surdité, en voyant dans cet accablant destin le propulseur de son émerveillante et gigantesque création.

Oh ! ineffable grâce est celle d'entendre, âme à âme, cette musique souveraine dans l'écho exact de ses sensations qui donne à la fois la joie du don et de la possession. — C'est la satisfaction de l'infini besoin qu'ont les âmes cultivées et sensibles de leurs correspondances et de leurs communions. « C'est sentir et jouir doublement. » Je te rends grâce, oh ! mon Epoux, d'être Celui que tu es.

*Mardi 9 janvier 1912, le soir.*

« L'âme de Beethoven est comme une source miraculeuse de laquelle s'épanche la Vérité d'Art qui régénère et fructifie les âmes. » Plus resplendissante, plus glorieusement belle fut encore la seconde exécution de la Neuvième !

Devant cette splendide symphonie, l'on se trouve en présence immédiate du génie qui prêche par les sons ce que Jésus a prêché par la parole : « Aimez-vous les Uns les Autres ».

Ode à l'amour, ode à la joie commune, ode à la fraternité !

*Février 1912. — Concert Liszt.*

Hier, j'ai assisté à un concert consacré en partie à Liszt. Pourquoi a-t-il fallu que je subisse la désillusion de cette grande et interminable œuvre, si laborieuse comme inspira-



tion? J'ai réellement souffert à voir ce noble et vénéré Maître dont j'aime et admire si hautement la personnalité morale et musicale, s'essouffler de la sorte dans le vide.

Pour me consoler de cette déception, j'invoquais certaines de ses compositions, telles : *Les Messes*, *Les Années de Pèlerinage*, les éblouissantes pièces pianistiques, les lieder et d'autres œuvres encore qui ont atteint à tant d'élévation.

A Liszt succédait Wagner avec l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, cet ouragan d'ondes vitales qui vous transperce de part en part.

En écoutant ce génial et débordant créateur, je me plaisais à établir un parallèle avec le douloureux Beethoven.

Egaux par le génie et d'équivalente valeur, ils ont doté l'art musical d'un édifice impérissable, semblable aux splendeurs acquises des temples et des cathédrales.

Si dans Wagner nous trouvons ce côté rayonnant, somptueux, orgueilleux, despotique et supérieurement sensuel, cet éclatement d'une vie pyramidale et triomphante qui nous emporte dans l'exaltation de vivre, de jouir et d'atteindre à toutes les possessions terrestres; avec Beethoven l'on n'est plus qu'un cœur porté sur les ailes d'une âme. Pauvre et glorieux grand homme, accablé de toutes les misères humaines; longtemps méconnu de l'humanité et de ses proches, peu aimé des femmes (ce qui ne prouve pas en leur faveur) et pour comble de détresse, muré dans la nuit de ses propres sons !!!

Peut-on imaginer destin plus pitoyable, plus hurlant d'injustice que la surdité atteignant un tel musicien !

Dès qu'on rapproche l'existence de ces deux génies, l'on est frappé par l'écart de satisfactions extérieures qui les sépare.

Wagner a vécu l'apothéose de sa gloire, l'apothéose de son amour dans sa pleine lumière, alors que toute la vie de



Beethoven fut baignée d'ombre. Néanmoins, réunis dans la mort, ils sont d'égaux surhommes qui appartiennent à l'immortalité.

*Dimanche 22 avril 1912. — Ysaye et Casals.*

Je te rends grâce, beau dimanche d'exception qui m'a accordé la joie extasiante d'entendre Ysaye et Casals, ces deux maîtres incomparables de l'archet dont l'âme sublime anime la boîte sonore d'une telle flamme qu'elle le transfigure en un tabernacle translucide. Sous leurs doigts divinisés s'exprimaient et vibraient : Saint-Saëns, Haydn, Brahms, et c'était la perfection même. Mais... combien j'eusse préféré entendre Bach et Beethoven, certaine d'éprouver une émotion plus profonde encore.

Le concert terminé, comme il faisait une journée de juin, et qu'après avoir entendu *Ysaye et Casals* il n'est plus qu'un chant écoutable : celui des oiseaux, je m'en suis allée au bois, où, justement à cette heure, les petits êtres ailés s'en donnaient à gorge déployée.

*Mai 1912. — Le Vaisseau-Fantôme.*

Le lendemain de la représentation de *Tristan*, ce fut le *Vaisseau-Fantôme* où l'on voit déjà poindre dans l'errant hollandais, le dieu Wotan, et dans Santa l'idée de rédemption qui se retrouvera plus tard dans *Parsifal*.

Et il en va ainsi de toutes les premières œuvres du génie jeune de Wagner, telles : *Rienzi*, *Le Vaisseau-Fantôme*, *Lohengrin*, *Tannhauser* emmaillottées encore dans les langes



italiens et autres devanciers, mais dont la sève puissante fait pressentir la Tétralogie, Tristan et Parsifal.

Ce Maître formidable qui possède l'intelligence du cœur alliée à celle de la vie universelle, n'a-t-il pas la prodigieuse faculté de rendre « clair et intelligible » l'illimité de nos possibilités ?

*Mai 1912.*

Avec le *Crépuscule des Dieux* s'est consumée la série des représentations wagnériennes, et je m'avoue littéralement écrasée sous le poids d'une telle puissance d'expression sonore. Aussi vais-je essayer (à l'image de Fafner), de dormir sur ce trésor du monde.

*Lundi.*

Et... naturellement, n'ayant rien de commun avec ce monstre horrifique et rampant, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. La Tétralogie habite votre esprit avec un tel despotisme, que l'on se sent un crâne prêt à éclater sous l'envahissement d'une aussi universelle humanité où, sur des plans différents, se meuvent et se combattent sans merci : dieux, héros, Niebelungen et nains; race divine, race cupide et rapace. Tout un passé, tout un présent, tout un avenir étreint notre front. Allez donc dormir après ce flamboyant couronnement qu'est le *Crépuscule des Dieux* qui embrasse toute la vie humaine et divine, mêlée à la nature et à ses éléments dans un enchaînement normal qui porte l'idée forte de la représentation du monde. L'héroïsme domine ce drame gigantesque, où tous les héros sont touchants dans leurs faiblesses comme dans leur



grandeur, parce qu'ils sont tous marqués du sceau de l'héroïsme.

Il y avait matière à preuve pour les spirites, hier à l'Opéra, alors qu'un coup de tonnerre formidable retentissait en pleine scène de la *Waltraute*, comme un commandement de l'esprit de Wagner aux éléments.

Wagner donne en ce poème complet du Ring la synthèse de ces trois dimensions inconciliables qui vont du ciel à la terre jusque dans ses profondeurs souterraines, et cela sans défaillance, toujours égal à lui-même dans la violence comme dans les plus émouvantes douceurs.

La Tétralogie ouvre un monde à la pensée et fixe d'une façon étonnante les différents plans d'humanité qui, à l'image des points de comparaison, nous aident à reconnaître la réelle valeur des choses de l'Art et de la Vie.

La Tétralogie est un manuel parfait pour nous aider à découvrir soit notre planète, ou notre coin de jardin, ou notre antre souterrain : Rayonner, luire, s'épanouir ou ramper ! S'accomplir en son propre centre dans le bien ou le mal jusqu'au bout. Le destin semble sans rémission.

Quel Titan serait à même d'entraîner dans les sphères épurées, Hagen et toute sa race de Niebelungen, Mimes et Nains représentant l'Esprit du Mal, Vampires d'or cupides et insolvables.

La vue de tous ces monstres inhumains fortifie l'âme dans l'effort constant au soulèvement de la voûte céleste et de la fixité vers la pure clarté.

Je trouve à peine mes mots, si accablante se fait ma fatigue. Cette terrible semaine de splendeur tout en comblant mon esprit a considérablement aggravé le déplorable état de mon corps, cette mécanique admirable tant qu'elle ne se détraque pas !



Mardi 1912. — *La Walkyrie.*

Ce fut la grande semaine d'art, la semaine Wagnérienne qui m'a révélé que rien de ma faveur admirative ni de ma belle ardeur émotive d'il y a vingt ans ne s'est effrité ni terni. C'est toujours pareil. Comment d'ailleurs en serait-il autrement en présence d'une indubitable Vérité comme l'est Richard Wagner !

Dès ma prime jeunesse, je fus initiée par ma mère d'abord, ensuite par mon admirable époux, à l'œuvre de ce Maître incomparable, et j'eus l'intuition personnelle de son génie. Or, l'intuition est une divination qui projette sa clarté intérieure sur les sensations reçues et éprouvées et les garde claires et fraîches. « L'intuition, pas plus que les sensations, n'évo-luent, parce qu'elles sont des dons reçus en naissant. »

Existe-t-il au monde une œuvre lyrique qui comporte plus d'héroïsme, d'émotion, de pathétisme que *La Walkyrie* ? Comment ne pas être submergé d'admiration, quand après s'être baigné dans les ruisselantes et fluides harmonies du *Rhingold*, on s'émeut des accents de la *Walkyrie* qui vous arrachent soit des larmes, soit des cris d'enthousiasme !

Est-il deux êtres plus attachants que Siegmund et Sieglinde, ces touchants héros si innocemment incestueux.

Est-il plus implacable destin que celui de Siegmund et Siegfried : Père et Fils, confiants en leur force altière, qui regardent la Vie, ainsi que les humains, à travers la clarté de leurs yeux ingénus. Et Wotan, cette émouvante figure qui paie de sa propre ruine l'anneau arraché aux cupides Niebelungen, ces Molock de l'or et devra céder sous le joug de Frika, la Raison, car plus aucune puissance, pas même celle de Brunehilde, la vierge guerrière et compatissante captive du Walhaal, ne parviendra à attendrir le cœur de ce faillible dieu. Le cruel destin devra s'accomplir.



Toute la fatalité antique de Sophocle, d'Euripide et de tant d'autres est reforgée par ce poème — force de Wagner, et cela, avec une puissance la surpassant même par un sens poétique et plus tendre qui est plus proche de nous comme humanité. Ce cycle est la plus formidable mine de symboles qui soit. « Ce Titan étreint tout l'Univers pour l'unir en un océan d'harmonies sans égales. »

Jamais l'œuvre ne m'a parue plus émouvante, et il me semble n'être jamais entrée aussi profondément dans ce grave poème dont les premières mesures comportent la prescience de la mort et l'implacable fatalité.

En chacun des personnages, l'obstiné destin est tracé avec une justesse d'expression qui nous touche par ses accents de vérité.

Pendant le premier entr'acte, un journaliste français, au jugement versatile, vint me dire : « Eh ! bien, décidément je n'aime plus Wagner; je vois trop tout ce qui m'échappait dans le temps ! ».

Voit-on mieux quand on a cessé d'aimer que lorsqu'on aime ? De ceci je doute, car si l'amour aide à la découverte, et prédispose à l'indulgence par l'enchantement en lequel il vous plonge, il se garde lucide, tout au moins chez les êtres forts et doués de clairvoyance.

Le génie est immuable; donc l'art de Wagner est infaillible, absolu, et l'on ne peut que l'admirer et l'aimer chaque jour davantage.

Je plains ce savant dilettante, ce touche-à-tout, à l'âme changeante comme le caméléon !

Au second entr'acte, un autre personnage (dans l'armée celui-ci) entre dans ma loge et me fait la réflexion suivante : « Que Wagner est donc lourd et indigeste; il est prolix et long à vous faire mourir !! ». Mourez à la minute même, avais-je envie de lui répondre, la perte ne sera pas irréparable !



Mais... je me contentais de servir à ce bel officier l'impertinente et mordante réplique que fit Wagner lui-même à un gaffeur qui se permettait de lui reprocher ses soi-disantes longueurs : « Je ne crois pas, Monsieur, que ce soit Moi qui soit trop long, mais Vous qui êtes trop court !!! ».

Superbe, orgueilleuse et consciencieuse réponse faite à l'ignorance qui ne sait pas qu'un génie de cette trempe est sur un autre plan, qui le place hors de nous, comme il est hors de Lui et que c'est à nous seuls de tenter l'escalade dans ses vastes mesures et ses disproportions.

Le génie a quelque chose de monstrueux (si l'on prend ce mot dans le sens de l'extraordinaire, du géantique, du pyramidal, de l'écrasant), et si défauts on y découvre, ils ne sont toujours que la marque caractéristique de son immense et débordante personnalité créatrice. On ne touche pas au génie; il féconde l'Univers, et jamais il n'a tort. Je donne tous les talents sans faute et sans reproche qui pullulent sur cette terre, pour quelques parcelles du génie de Wagner.

Qu'on laisse au créateur l'étendue et l'air libre en tenant compte que son point de vue est l'Infini.

Où est-il, le musicien-poète et philosophe susceptible d'apporter une expression sonore plus juste, plus véridique, plus riche en signification de tous les sentiments humains, que Wagner ? Il n'est rien dans tout ce qu'il exprime qui ne fasse image dans l'esprit par le prestige des idées qui s'y mêlent. Nul mieux que Lui n'a atteint à la force suprême de la réalisation de la pensée et de son adaptation sonore. Et ce que je dis là se justifie tout au long de la Tétralogie appelée par Wagner « Le Drame Mondial ».

\*\*\*

Avec le *Rhingold*, nous pénétrons dans la transparence de l'idée abstraite et sonore : Voix de la fraîcheur ondulante de



l'eau; voix de la jeunesse insouciante et rieuse des Filles du Rhin qui se meuvent en ce délicieux Trio, fluide, mouvant et brillant comme une succession d'anneaux d'argent : Voix du printemps de la blonde Freya, objet de la convoitise des cupides Niebelungen; voix du feu et de l'astuce de Loge qui, en chaque âme, allume la flamme du mal dont il brûle lui-même; voix grave et caverneuse d'Erda; voix de Frika; voix de la Raison, du bon sens, de la sagesse, du poids; voix de la puissance supérieure de Wotan; dieu qui veut tout savoir, tout posséder, tout étreindre et que l'orgueil du pouvoir ainsi que sa faiblesse entraînent à commettre des erreurs qui, sans doute, ont leurs nécessités. Et... n'énumérons pas davantage, car il en est ainsi de chaque personnage de Wagner qui, tous, revêtent le caractère et la force d'un symbole.

« En ces dieux, ces déesses, ces Niebelungen, ces nains et ces normes, nous trouvons toute la poétique vivante, toute la synthèse des sentiments humains depuis les plus élevés jusqu'aux plus souterrains. C'est la concrétion de l'idée humaine universelle et voilà bien pourquoi nous sommes pris, conquis et émus dans la totalité de notre être et emportés dans la certitude de l'infini. » Wagner ne peut être discuté, ni mis en parallèle avec aucun génie créateur. Il a tout dit; il a conçu et enfanté le monde entier, et a épuisé l'Univers de ses sommets à ses bas-fonds. L'âme humaine lui a révélé tous ses secrets. Il en a extrait toute la substance et dans l'art des sons l'a quintessenciée et l'ayant alliée aux éléments, il est parvenu à la formidable unité en laquelle se fond le Panthéisme. C'est dans toute sa puissance la multiple splendeur !

Oh ! comme je remercie à deux genoux le créateur initial de mon être qui m'a accordé la grâce de tout regarder avec des yeux d'amour, des yeux jeunes qui s'illuminent d'enthousiasme ! La collection de tous ces défaitistes d'art me fait pitié.

Toute constellée encore par l'apport de ces miraculeuses



soirées, nous nous sommes promenés, mon mari et moi, dans notre jardin qui, de jour en jour, s'enrichit de fleurs nouvelles, dont aucune n'est pareille et qui, chacune, révèle et exprime le sol héréditaire où elle prit naissance. Tout est déterminé dans le sens de l'accord et de l'harmonie, et l'on pourrait dire que la nature s'offre à nous comme une Université Mondiale, où chaque cours est donné dans le plus parfait, le plus génial des enseignements.

\*\*\*

Après une belle après-midi passée au cœur de la nature, je me rends à la Monnaie pour assister à la première d'un ouvrage auquel le mot *Art* ne sera jamais applicable.

Ah ! c'est qu'il ne suffit pas d'être doué d'intelligence, de malice innée, pourvu du sens averti des réalités et de cette faculté d'adaptation si remarquable à la race juive pour écrire une œuvre valable.

Il manque juste l'essentiel à cet opéra : *l'inspiration*, ce jaillissement spontané de l'âme touchée par la grâce divine, que, ni l'intelligence, ni l'habileté ne sont à même de remplacer. L'on n'a jamais écrit de réel chef-d'œuvre avec l'unique apport de l'intelligence. Voilà encore une fausse œuvre de plus destinée indubitablement à l'éternel oubli, car il n'y a d'art durable que celui qui est *vrai* et conçu par l'artiste ayant dépassé le niveau moyen et ordinaire.

\*\*\*

A cette représentation médiocre, succédait un souper magnifique, troublé, malheureusement, par la banalité d'esprit que comportait cette nombreuse assemblée.

Grands Dieux ! que les êtres (dans la généralité) sont courts, et que le tour en est vite fait !



Comme l'on se glorifie devant cette évidence de trôner au centre d'une noble et vaste intelligence qui vous maintient sur l'altitude et au delà.

\*\*\*

L'œuvre que j'ai eu l'ennui d'entendre hier au soir se nomme *L'Inutile*. Elle rejoindra très vite ses trop nombreuses sœurs dans l'oubli des temps.

Oh ! quelle place gagnée pour la beauté de l'art et de l'action féconde en idéal, si l'on parvenait à supprimer tout ce creux et ce vide qui encombrent la vie.

Ivre de danse, une pluie blanche tourne dans l'air, et en silence tombe sur la terre où se dissout sa virginale blancheur.

Dans la paix du home, je jouis de l'attachante causerie d'une jeune femme intelligente, originale et spéciale, toute de courage et de passion, qui, en sa qualité de Russe, vit hardiment ! Sa vie a déjà l'action d'une femme accomplie et elle a à peine 25 ans !

Le soir, nous assistons ensemble, dans un théâtre de province française, à la première d'une œuvre convaincue, mais d'une monotonie accablante. C'est tout le radotage des vieilles formules scolastiques assaisonnées du souvenir par trop vivace des vrais Inspirés : Gluck, Schumann, Mendelssohn, Wagner. On ne crée pas une œuvre avec la réminiscence d'autres compositeurs, même quand on a su faire son choix parmi les génies. L'inspiration personnelle doit être l'unique signature du créateur. Posséder tout le savoir de la musique et connaître celles des autres, ne suffisent pas pour en écrire soi-même.

Et quel sujet de pendule que ce livret ! Tout y est toc, gonflé, boursoufflé comme du mauvais Bouguereau en peinture ! Encore un Opéra pour le grand Inutile.



Octobre 1912.

Comme il m'était ineffablement doux d'écouter l'émouvant adagio de Bach exécuté par Capet.

Ce grand artiste est l'admirable disciple de Bach et de Beethoven. Il les a communiés et les interprète dans leur intégrale vérité. Tout était si pur et si simple qu'on eut dit un enfant de génie qui jouait.

Sans rien connaître de Capet, en dehors de sa haute valeur artistique, je suis certaine qu'il est un grand mystique.

Décembre 1912.

Dénuée de tout désir d'entendre de la musique, me sentant physiquement au-dessous de moi-même, plus par devoir que par goût, je me traîne au concert, et c'est merveille de constater comme nos dispositions changent miraculeusement en présence du génie. On ne résiste pas à l'emprise de la 3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> symphonies, et du concerto en mi de Beethoven. Ces trois œuvres admirables vous ébranlent le cœur et plongent votre âme dans l'atmosphère sonore d'un grand et noble amour.

Janvier 1913. — Strauss.

Que de regrets j'éprouve de n'avoir pu entendre, avec ma compréhensive amie, les trois œuvres de *Richard Strauss* qui viennent de m'être offertes en cet après-midi : *Mort et transfiguration*, flamboyante de passion, *Tiel Uilenspiegel*, d'intelligence, de malice et d'esprit, et aussi du souvenir un peu trop flagrant du *Siegfried Idylle* de Richard Wagner; enfin cette



belle ouverture de *Gumtram* en laquelle passe un souffle d'émotion. Sans le partage de mes sensations, il n'est pour moi de complète satisfaction, car rien ne dépasse l'enchantement qu'apporte la fusion de deux êtres unis par la même puissance émotive.

*Février 1913. — La Flûte Enchantée.*

Elue fidèle du ciel tant admiré toute la matinée, je n'en n'étais pas descendue en écoutant, cet après-midi, la divine *Flûte Enchantée*. L'âme adorablement candide de Mozart me pénétrait de sa fraîcheur sensible, de sa simplicité séraphique et se fondait en mon être dans un ravissement inouï. Quelle abondance d'inspiration dans ce touchant et harmonieux génie. Qu'il faisait bon après une semblable audition de savourer dans les bois ce doux mélange d'automne au printemps confondu et d'entendre résonner en son âme les clochettes musicales de la *Flûte Enchantée* !

Nous jouissons en ce moment d'une série de beaux jours ensoleillés dont la fixité si peu coutumière en ce pays surprend et émerveille.

*Mars 1913. — Concert.*

O Wagner ! génie abondant et puissant jusqu'au miracle, tu portes allègrement et triomphalement toutes les forces du monde. Auprès de Toi, l'on se sent infiniment petit, comme en présence de certains aspects grandioses de la nature qui vous écrasent littéralement. Si, comprendre le génie c'est s'en rapprocher, je me réjouis d'être à même de fixer en face une telle lumière.



Parallèlement a résonné hier en nous l'orgueilleux génie de ce Maître auquel s'attribue si parfaitement cette définition : « La musique est l'œuvre métaphysique du Monde. »

Ce concert splendide comprenait l'étonnante ouverture du *Vaisseau Fantôme* de laquelle se dégage si visiblement l'atmosphère interne de l'errant, éternel voyageur à la recherche de l'amour ! Puis, le Prélude et la sublime mort de Tristan : « Ce commencement qui contient la fin et cette fin qui prélude un merveilleux commencement ». Ensuite, la *Wal-kyrie* avec son admirable duo d'amour et le lied du Printemps, et encore : *La Mort de Siegfried*, où le héros exhale son dernier chant par cet appel fervent venant du cœur et de l'âme prêts à s'évader du corps : Brunehilde, viens jusqu'à Moi ! »... Enfin Parsifal qui, de toute son ampleur céleste, clôturait ce programme de toute l'humanité et de toute la nature. Poème que seul un génie incomparable, un colosse magnifique a pu concevoir.

Cette poignante musique entrainait en nous comme la manifestation de nos propres conceptions. Il n'est pas une fibre émotive de notre être qui n'en ait été touchée pareillement.

Mai 1913. — Concert.

A l'audition d'une partie de Parsifal succède la neuvième symphonie de Beethoven et c'est l'ascension du ciel entre ces deux dieux.

A la sortie de ce concert, si fécond en purification, j'exclame ma joie d'entendre tant de belles œuvres dans la magnificence d'une entente aussi parfaite que rare. Et nous voilà dans le prolongement de notre admiration, passant par des allées embaumant le lilas, tout en discourant sur ces deux génies



d'équivalente valeur qui nous sont si communicables qu'on les étreint contre son cœur comme des frères jumeaux.

\*\*\*

Si Wagner nous prend par cette qualité de puissance vitale et intellectuelle, lui ayant permis de centraliser tous les arts, d'embrasser toute la création humaine et terrestre, divine et céleste qui fait que son œuvre nous traverse de fond en comble avec une intégralité d'expression passant comme un archet magique sur la gamme de tous nos sens et nous constitue sans appel, Beethoven nous élève et nous maintient dans le domaine du sentiment pur, au point de ne jamais éveiller en notre esprit, en notre corps, aucune pensée sensuelle ni voluptueuse, comme pour mieux nous convier à l'agenouillement devant sa grande âme si purement musicienne et son cœur génialement religieux. « Beethoven a dit dans le langage des Dieux ce que ressent le cœur des hommes. »

*Mai 1913.*

En quel état de fièvre me fait vivre ce mois avec la succession de ces soirées Wagnérienne et Beethovenienne auxquelles vient s'ajouter l'événement présent.

Ce soir, un grand dîner; demain, *Siegfried*; après-demain, un second grand dîner, et samedi, *Le Crépuscule des Dieux* !  
Ma pauvre santé en tremble.

*Mercredi 19 novembre 1913. — Ysaye et Pugno.*

« Qui porte Dieu en soi, triomphe de la mort. »

Ysaye et Pugno viennent de nous affirmer le miracle de la



survie, de la résurrection, et du dédoublement de l'âme en son apparence tangible. Seul, l'artiste qui confine au divin, est doué de ce pouvoir prestigieux de rendre au monde les génies en leur infaillible immortalité.

Tandis que j'écoutais avec une ferveur religieuse les trois émouvantes sonates de Beethoven, de Franck et de Lekeu, en lesquelles se fondaient dans un même amour et une même volonté l'âme des créateurs et celle de leurs fidèles interprètes, je voyais avec les yeux du corps, les trois visages douloureux et extatiques, et entendais avec mon ouïe les échos d'infinis, les désirs, les espoirs défaillants et sans cesse renouvelés, de ces trois Maîtres incomparables.

*Eugène Ysaye* et *Raoul Pugno* faisaient jaillir sous leurs doigts de magiciens, ces âmes sonores livrées à leurs incantations.

La salle entière était fixée dans l'enchantement de ces visions surnaturelles. Mais... le plus surprenant moment de cet accord de beauté spirituelle fut lorsque Ysaye s'étant surpassé pour ressusciter Lekeu, je *vis* et *sentis* son archet génial passer sur l'âme même de ce touchant artiste.

Ah ! plus jamais, me semble-t-il, on entendra une exécution aussi poignante de cette pathétique sonate de Lekeu, qui s'exhalait et s'élançait comme un acte de foi vers le ciel, comme une action de grâce rendue au mystère du don créateur.

Toute l'âme ardente, tissée d'intuition et d'inspiration sublime, d'inquiétude et d'avidité de tout embrasser, âme enfiévrée par la prescience d'une fin prématurée qui la poussait à vaincre et à survoler son destin, me fut révélée à travers les ondes sonores qui me transportaient sur le plan où se rejoignent les âmes délivrées du corps. C'était plus beau et plus fort que la Mort. C'était plus beau que tout puisque l'on atteignait au sentiment divin de la plénitude.



Ah ! pourquoi, après ce que je viens de vivre, chercher encore plus loin et avoir recours à l'évocation des esprits par toute une pratique et une machination enfantines, dénuées de beauté, tels : le spiritisme et l'occultisme, quand il y a : l'Amour, l'Art de la musique et des divins et miraculeux artistes qui rendent la vie aux grands morts, les seuls qui aient droit à la survie. « Il n'y a pas de place pour la Mort », a dit Emily Brontë, citée par Maeterlinck. Et... il est avéré que tout vit, même la mort. Seulement, on retrouve entre les morts cette même différence qui existe entre les vivants.

Cette extraordinaire et sublime audition revêtait le caractère d'un avertissement occulte.

Pas très longtemps après, on apprenait de Russie la mort de Raoul Pugno, frère en art d'Eugène Ysaye.

*20 novembre 1913.*

Envoûtée dans l'enchantement des sommets irréels de clarté où je fus transportée hier au soir, irradiée par les sonorités sublimes entendues, c'est vers Toi que j'accours, mon amie bien aimée, pour ne parler uniquement que de cette mémorable soirée qui m'a fait planer comme un ange entre mon mari et ma fille. « Le ciel était ouvert. La salle entière spiritualisée n'était plus qu'un frissonnement d'âmes heureuses, goûtant le libre essor de leur dématérialisation.

L'artiste qui est à même de nous entraîner dans ces sphères éthérées, est à l'image des saints auréolés, et comme eux il mérite la béatification. Mais... c'est plus et davantage qu'il faut demander pour ces êtres rares et exceptionnels. C'est la durée éternelle dans leur entité que je réclame pour ces sur-humains, ces miraculeux. Pas de vieillesse, pas de déchéance, pas de mort pour un Ysaye. Lui et toujours Lui ! Les génies



ne doivent jamais disparaître de notre planète. « Ils sont les délivrants des corps, les enivrants de l'âme, les dispensateurs du pur esprit et de tant de suprême beauté. »

*Décembre 1913, minuit. — Pénélope.*

Enfin ! Dieu soit loué ! Voici une œuvre noble et belle qui, sans être douée de puissance extraordinaire, est d'une ligne si pure et si parfaite qui la sacre Œuvre d'Art.

*Pénélope* nous arrive comme la manne céleste longuement attendue pour nous dédommager de la pauvre nourriture de ces trop nombreux opéras, tous voués à l'oubli dès leurs premières apparitions. *Pénélope* comporte un premier acte admirable d'un bout à l'autre, et si quelques flottements nuisent à l'ensemble de l'opéra et barrent la marche de cet heureux abandon qu'on éprouve à l'audition complète, Fauré n'en est pas moins ce grand artiste dont l'âme ultra sensible chante, exprime et émeut.

*1913, minuit. — Tristan.*

Devant le chef-d'œuvre d'amour et de passion délirante, envoûtée dans le flot des sonorités du désir sans fin; emportée par le chant de la suprême désespérance qui traverse toute l'œuvre en harmonies crispées, tendues et convulsées comme le désir inapaisé, je me retrouve identique à celle que j'étais à la première audition de *Tristan et Iseult*, à Bayreuth, voilà déjà nombre d'années.

Quelle noble et unique image est celle de *Tristan et Iseult*, ces deux héros soumis à un philtre magique qui prend la force d'un symbole et s'infiltré jusqu'au plus profond de leur



être pour les créer indivisibles. Amour extatique et éperdu d'amants tragiques qui n'aspirent qu'à l'ultime joie de mourir ensemble, comme s'ils avaient la certitude que le beau ne commencera qu'à la minute première où ils seront dépouillés de leur enveloppe temporaire.

Dès le prélude de Tristan, le désir peu à peu grandit, imprégnant les corps et les âmes, versant dans les veines son philtre ensorceleur, exprimant tous les halètements, tous les frissons, les étreintes et les pâmoisons auxquels succèdent la langueur, l'épuisement, mais gardant toujours les âmes avides du désir de l'amour dans l'unité de la mort.

Toute la complexité de ce poème est déjà merveilleusement établie par ce chromatisme aigu qui monte et descend comme des flammes et vous encercle en un circuit de fatalité. « Oh ! désir cuisant ! désir constant que tout condamne. »

Spontanément ce prélude vous conquiert, vous subjuge et il en va ainsi de toute l'œuvre que traverse la passion dans ce qu'elle a de plus frénétique, de plus mystique. L'héroïsme et le mysticisme sont la plus âpre des sensualités.

Quel apaisement nous apporte le troisième acte, après les appels sans fin, les longues plaintes de Tristan agonisant, la splendeur incomparable du serein épanouissement qu'est ce chant final d'Iseult qui s'élève en apothéose, irradie, rayonne à mesure qu'il s'approche du ciel où l'âme lumineuse du héros Tristan vient d'entrer.

Wagner a créé et conçu par le verbe et le son le chef-d'œuvre d'amour définitif, et cela en une géniale réalisation.

Wagner est certes le génie le plus libre qui soit. Tout en Lui est puissance, clarté, prodige et ses dons formidables sont en égalité parfaite d'équilibre avec sa merveilleuse intelligence. Wagner sent, pressent et comprend parallèlement; Nietzsche disait de lui qu'il faisait partie des plus grandes



puissances civilisatrices de son temps et qu'ayant tout dominé : Art, religion, histoire universelle, il n'en était pas moins l'opposé d'un polymathe, d'un esprit qui ne sait que ramasser et classer des matériaux, car il était l'artiste puissant qui les transforme et leur donne la vie. Il était un simplificateur du Monde.

Oh ! il n'y aura jamais qu'un seul Tristan au monde, car il a fallu être Tristan soi-même pour avoir été à même de réaliser par la magie des sons, un héros de cette envergure.

\*\*\*

On ne peut créer que ce qu'on porte en soi. Or, l'âme humaine est ici conçue et quintessenciée avec une justesse et un accent de sincérité, qui ne peut être que le reflet d'un reflet.

Non, nul à l'égal de Wagner ne possède cette intelligence du cœur alliée à celle de la vie universelle et cette prodigieuse faculté de rendre « clair et intelligible l'illimité de nos possibilités ».

\*\*\*

Ce prestigieux poème de *Tristan et Iseult* nous met en contact immédiat avec une humanité sublimisée par des sentiments portés au paroxysme de la beauté et de la puissance. Cette œuvre, née de la déchirante séparation de Wagner avec Mathilde Wesendonck, est incontestablement la plus humaine qui ait jamais été écrite. Aussi, vous emporte-t-elle dans un torrent bouillonnant de passion qui vous roule dans ses vagues et dont l'on sort brisé d'émoi et d'émotion.



1914. — *La Fille du Far-West* (Puccini).

*Lundi.* — J'ai assisté à la première d'une œuvre de Puccini qui m'a causé grande peine, car je n'ai pu comprendre qu'un Artiste Latin, doué d'une âme tendre, sensible et vibrante, comme l'est celle de ce Maître, ait pu condescendre à écrire *La Fille du Far-West* !!! opéra qui semble ne viser que les dollars américains !!!

Quel gâchis qu'une œuvre où l'âme n'intervient pas. « En art tout est affaire d'âme », disait Delacroix.

\*\*\*

Hier, *mardi*, je me rendis à la « Libre Esthétique » où se donnait un concert de musique échevelée. Là non plus, rien de libre ni d'esthétique ne charmèrent mes yeux, mes oreilles, ni mon âme.

Toute la théorie de ces jeunes peintres et musiciens semble faire fausse route en se détournant de la voie pure de l'inspiration. Leurs œuvres ne sont plus qu'inventions et recherches cérébrales où le cœur ne se fait pas sentir. L'art ne peut nous toucher entièrement si l'émotion n'y intervient.

2 janvier 1914. — *Parsifal*.

La ville est à demi enfouie sous la neige; le ciel est d'ar-

#### ERRATUM

A la page 74, 5<sup>e</sup> ligne, lire  
« scène » au lieu de « Cène ».

encieux, recueilli. Vers le  
dèles. C'est aujourd'hui la  
au théâtre de la Monnaie.  
sous la loi commune et  
andre vers le monde com-  
ante années de claustration



puissances civilisatrices de son temps et qu'ayant tout dominé : Art, religion, histoire universelle, il n'en était pas moins l'opposé d'un polymathe, d'un esprit qui ne sait que ramasser et classer des matériaux, car il était l'artiste puissant qui les transforme et leur donne la vie. Il était un simplificateur du Monde.

Oh ! il n'y aura jamais qu'un seul Tristan au monde, car il a fallu être Tristan soi-même pour avoir été à même de réaliser par la magie des sons, un héros de cette envergure.

\*\*\*

On ne peut créer que ce qu'on porte en soi. Or, l'âme humaine est ici conçue et quintessenciée avec une justesse et un accent de sincérité, qui ne peut être que le reflet d'un reflet.

Non, nul à l'égal de Wagner ne possède cette intelligence du cœur alliée à celle de la vie universelle et cette prodigieuse faculté de rendre « clair et intelligible l'illimité de nos possibilités ».

\*\*\*

Ce prestigieux poème de *Tristan et Iseult* nous met en contact immédiat avec une humanité sublimisée par des sentiments portés au paroxysme de la beauté et de la passion. Cette œuvre, née de la déchirante douleur de Mathilde Wesendonck, est inconcevable pour qui ait jamais été écrite. Aussi, elle est un torrent bouillonnant de passion et de douleur vagues et dont l'on sort brisé d'é



1914. — *La Fille du Far-West* (Puccini).

*Lundi.* — J'ai assisté à la première d'une œuvre de Puccini qui m'a causé grande peine, car je n'ai pu comprendre qu'un Artiste Latin, doué d'une âme tendre, sensible et vibrante, comme l'est celle de ce Maître, ait pu condescendre à écrire *La Fille du Far-West* !!! opéra qui semble ne viser que les dollars américains !!!

Quel gâchis qu'une œuvre où l'âme n'intervient pas. « En art tout est affaire d'âme », disait Delacroix.

\*\*\*

Hier, *mardi*, je me rendis à la « Libre Esthétique » où se donnait un concert de musique échevelée. Là non plus, rien de libre ni d'esthétique ne charmèrent mes yeux, mes oreilles, ni mon âme.

Toute la théorie de ces jeunes peintres et musiciens semble faire fausse route en se détournant de la voie pure de l'inspiration. Leurs œuvres ne sont plus qu'inventions et recherches cérébrales où le cœur ne se fait pas sentir. L'art ne peut nous toucher entièrement si l'émotion n'y intervient.

2 janvier 1914. — *Parsifal*.

La ville est à demi enfouie sous la neige; le ciel est d'argent terni; tout est immobile, silencieux, recueilli. Vers le temple du Graal se pressent les fidèles. C'est aujourd'hui la première représentation de *Parsifal*, au théâtre de la Monnaie.

La volonté du maître se courbe sous la loi commune et son œuvre sainte va pouvoir se répandre vers le monde comme la divine Eucharistie. Après trente années de claustration



sur la colline sacrée de Bayreuth, la voilà libérée, cette création suprême de son génie qu'avec tant de clairvoyance, il avait réservée à son seul théâtre en sachant tout l'exceptionnel. Ne devait-elle pas dans sa pensée servir à la consécration de la Cène ?

Combien émouvant m'apparaît l'accord de ce décor blanc de la ville avec la première apparition de « Parsifal » hors de Bayreuth ! Cet ensemble d'innocence, cet ensemble immaculé en cette atmosphère de nativité, et ce silence religieux enveloppent l'âme d'un voile de pureté. Ils m'ont parlé comme une annonciation. Du haut des cieux, *Wagner* a dû présider à ce miracle blanc.

\*\*\*

Et je l'ai entendue l'œuvre sublime, l'œuvre unique qui vous clôt les lèvres à force de vous émouvoir. Je l'avais vue jadis, là-bas, dans le temple auquel elle avait été destinée. Bien que détachée de son milieu, elle reste l'initiation à la pure idéalité.

Parsifal est l'image du rêve éternel de l'humanité. Il est le savoir conquis par l'éveil de la sensibilité. Ne faut-il pas la candeur, l'ingénuité de l'âme pour tout apprendre, pour tout comprendre ? Parsifal est toute notre aspiration à la purification, tout l'appel humain vers le divin, tout notre ardent désir d'une vie supérieure. Il est tout le bien opposé à tout le mal, tout ce que la douleur, la souffrance et l'amour contiennent de révélations; il est toute la charité opposée à la haine. Il est l'enseignement de toute la pitié, de tout le repentir, de tout le pardon.

Pur, ingénu, il possède la foi; car la foi ne peut naître que dans la candeur. Par la candeur, toute son âme est libérée, par là même, d'essence divine. Etre à la fois simple et prédestiné, élu pour le service du Graal, il a l'héroïsme de sa mission. Il est le « chercheur », il est celui qui va vers



la vérité par les « sentiers de l'erreur », mais sans se laisser troubler par elle.

C'est pourquoi *Wagner*, qui a si complètement pris conscience de son génie, n'a pas mis sur le chemin de Parsifal l'âme qu'il eut pu reconnaître et aimer. Rien ne l'arrête sur la route de l'initiation, ni Kundry, ni les fleurs vivantes du jardin magique. Elles ne sont pas l'amour; elles ne sont que la concupiscence. Elles ne peuvent émouvoir Parsifal. Tout au plus pourraient-elles éveiller ses sens. Il est trop haut et trop loin déjà pour que la corruption le touche. Il porte en lui une idée qui le surpasse; l'idée de la charité, de la compassion rédemptrice. Elle vaut bien pour celui qui la possède l'holocauste de soi-même. Car, toute acquisition exige un sacrifice, une renonciation.

Qui porte en soi l'idée de rédemption doit nécessairement se détourner du monde.

Parsifal et Tristan — que *Wagner* songea un jour à rapprocher dans le même drame — sont deux absolus que Dieu doit, au même titre, accueillir dans son paradis, car ils se sont élevés tous les deux par l'amour jusqu'au delà d'eux-mêmes. Pour chacun, le destin du héros est tracé. L'un sacre l'amour en donnant sa vie pour lui; l'autre le sacre en y renonçant par compassion pour le genre humain. En leur sublime idée fixe, ils s'accomplissent l'un et l'autre; ils se réalisent intégralement. Le philtre de Tristan vaut le Graal de Parsifal. Ils flamboient tous deux de l'absorption du même élixir de vie et s'élèvent avec la même ferveur jusqu'aux cimes supraterrrestres.

Loi décevante et sublime ! Faut-il donc donner sa vie pour affirmer la vie ?

A cette angoissante question répondent affirmativement toutes les grandes figures héroïques, tous les génies qui, dans



leurs gestes, dans l'expression de leur visage, dans leur voix interrogatrice, dans leur regard de flamme, nous révèlent une seule chose : qu'ils étaient des « chercheurs », — comme Parsifal et comme Tristan ! Et ils ont atteint à l'héroïsme en se sauvant du monde, en renonçant à la vie, en n'appartenant qu'à leur idée.

Splendide chef-d'œuvre, surhumain à force d'être humain ! Il porte l'être à la plénitude; il nous aide à nous réaliser spirituellement — autant, sinon plus que les lois imposées par le culte divin.

L'art, élevé à ce degré, est bien au-dessus des religions ! Dès qu'on l'a reconnu et trouvé, on est à tout jamais sauvé des croyances dogmatisées. Pendant le prélude qui s'entr'ouvre comme un fragment de ciel et vous fait entendre, tour à tour, le vol plané des anges, dans le bruissement de leurs grandes ailes, et le soupir de la douleur humaine qui saigne, et la souffrance du remords qui se lamente, se tord et se crispe vers la purification, j'ai vu surgir la figure sublime du Christ, le front saignant, les bras cloués sur la croix. Il m'est apparu tel que l'ont vu, voilà près de deux mille ans, ses bienheureux disciples, et cette vision m'emplissait d'une charité pareille à la sienne. *Wagner* a dû revivre le miracle pour le rendre aussi tangible.

O puissance du génie qui peut tout confondre, ranimer, recréer !

*Art ! Amour ! Splendides religions !*

\*\*\*

« Lorsque je ne serai plus, disait *Wagner*, *Parsifal* mourra avec moi. »

*Parsifal* lui a survécu et survivra à tous les temps. Une telle œuvre est impérissable à l'égal de l'image du Sauveur



qu'elle évoque au moyen d'une musique si radieusement expressive, qu'elle en devient supérieure aux mots. Douce comme le chrême, pure comme un vol d'anges, elle en symbolise la loi d'amour et de pitié avec la même ardeur, la même ferveur qu'elle donne aux accents de la douleur et du remords. Chaque phrase d'Amfortas nous arrache comme des lambeaux de chair. La vie sans l'inquiétude, sans la douleur n'est pas. Par le creuset de la souffrance, nos âmes doivent passer pour atteindre à la sérénité. Pour obtenir l'une, il faut subir l'autre. Je ne sais aucune œuvre d'art qui nous le fasse mieux comprendre. Ainsi *Wagner* des régions du connaissable nous conduit vers l'Infini.

\*\*\*

Du haut de la coupole est descendue la blanche colombe planant au-dessus du Graal resplendissant de l'éclat lumineux du sang sacré; dans des sonorités qui se vaporisent comme un encens, les voix célestes ont chanté le cantique du salut :

*Rédemption au Rédempteur !*

L'office est terminé. Le temple se vide.

Mais je ne puis rentrer chez moi; la vibration est trop persistante; l'émotion est trop profonde.

Avec mon amie chère et compréhensive, je vole vers la forêt prochaine et les campagnes toutes duvetées de blanc comme le cygne que frappa au cœur la flèche de Parsifal enfant.

Quel caractère de grandeur et de simplicité dans cette sérénité de la nature ensevelie !

Que le blanc est donc attirant ! Il a le mystère de l'abstrait et la gravité de l'absolu; il a la noblesse de l'immuable; il s'impose en son aspect d'inafaillibilité.



Neiges éternelles des cimes;  
Couronne argentée des vieillards;  
Armure de Lohengrin, longue tunique blanche de Parsifal;  
Colombe divinement blanche, robe de mousseline des com-  
muniantes; hostie blanche transparente;  
Langes blancs des nouveau-nés, suaire des trépassés;  
Blancheur des espoirs naissants, blancheur des rêves ago-  
nisants;

Blanc immaculé !

Teinte à la fois énigmatique et fixée, orgueilleuse et mo-  
deste, froide et savoureuse, éloquente et silencieuse.

Notre premier, notre dernier enveloppement !

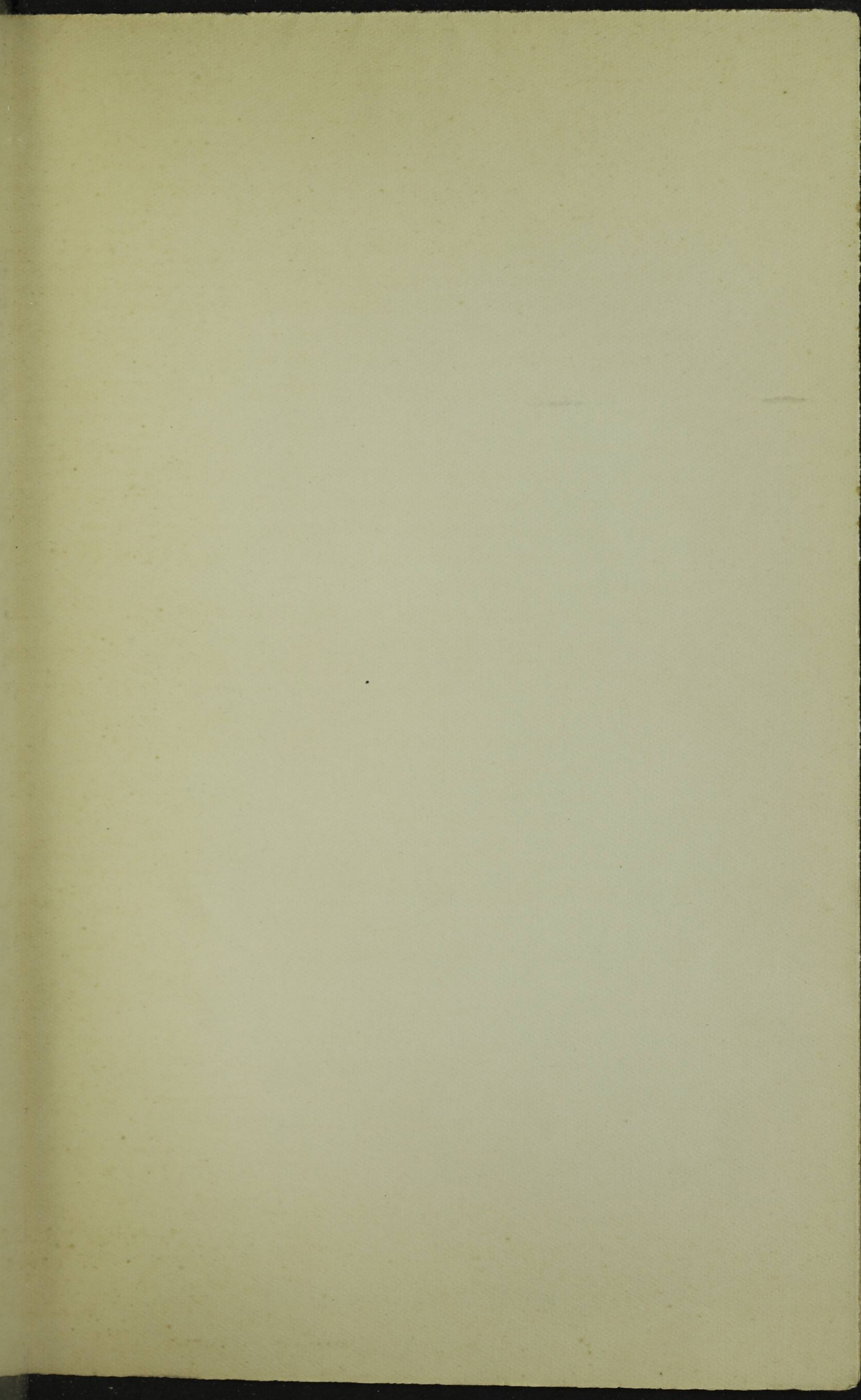
Blancheur immatérielle, lueur d'éternité, clarté des prédes-  
tinés, rayonnement des élus !

Dans la nuit maintenant scintillante aux rayons argentés de  
la lune, je contemple ton implacable majesté, tandis que, en  
mon âme, comme une aspiration à ta pureté, résonne la pro-  
messe mystique :

*Par la souffrance  
Un simple instruit  
Doit venir;  
Espère en Lui !*

Et je l'attends, Celui qui a tout appris par l'aimante pitié,  
la Pitié qui pardonne et qui purifie !







**MUSÉE DE LA LITTÉRATURE**



